

CASAE 5
M.C.IV

SUPPLÉMENT
AUX
ANNALES DU SERVICE DES ANTIQUITÉS DE L'ÉGYPTE

CAHIER N° 5

INTERPRÉTATION
DE QUELQUES PASSAGES D'HORAPOLLON

PAR
LOUIS KEIMER



LE CAIRE
IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE
MCMXLVII

INTERPRÉTATION

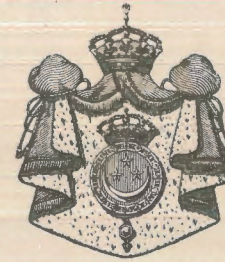
DE QUELQUES PASSAGES D'HORAPOLLON

SUPPLÉMENT
AUX
ANNALES DU SERVICE DES ANTIQUITÉS DE L'ÉGYPTE

CAHIER N° 5

**INTERPRÉTATION
DE QUELQUES PASSAGES D'HORAPOLLON**

PAR
LOUIS KEIMER



LE CAIRE
IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

MCMXLVII



INVENTAIRE B 6688 70

AVERTISSEMENT.

Lorsque j'étais étudiant, mes maîtres ont attiré souvent mon attention sur de nombreux passages des *Ἱερογλυφικά* d'Horapollon. Schweinfurth, le polyhistorien, les avait appris pour ainsi dire par cœur. Je connais donc depuis ma jeunesse ces curieuses interprétations des hiéroglyphes qui contiennent tant de renseignements, d'une valeur évidemment relative, sur les animaux égyptiens et sur certaines plantes du pays.

La grande histoire naturelle de l'Égypte antique, à laquelle je travaille déjà depuis un quart de siècle, devrait s'occuper de tous ces passages. Mais cet ouvrage verra-t-il vraiment le jour en cette époque si peu favorable à de grandes entreprises scientifiques et historiques? Il y a lieu d'en douter sérieusement. Aussi j'ai accepté avec empressement l'offre de M. Joseph Leibovitch, qui veille avec tant de compétence aux publications du Service des Antiquités de l'Égypte, de publier dans la série des *Cahiers* un certain nombre de mes notes se rapportant aux *Ἱερογλυφικά*, ouvrage qui, grâce aux récents travaux de Janssen, Sbordone, Vergote, van de Walle, etc., a éveillé de nouveau la curiosité scientifique des archéologues.

Il me reste à présenter mes remerciements cordiaux à tous ceux qui m'ont aidé et conseillé lorsque j'ai écrit ces pages, surtout à MM. le Dr Ét. Drioton, Directeur général du Service des Antiquités, A. Varille, J. Leibovitch et G. Mettler, Directeur de l'imprimerie de l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire.

L. KEIMER.

Le Caire, 15 avril 1947.

INTERPRÉTATION DE PLUSIEURS PASSAGES D'HORAPOLLON.

I. — HORAPOLLON, II, 21.

ANNEXE : SUR UNE BOUTEILLE DITE DE NOUVEL AN
CONSERVÉE AU MUSÉE DE BERLIN.

Horapollon II, XXI : *πῶς πολυχρόνιον. Ἐλαφος κατ' ἐνιαυτὸν βλαστάνει τὰ κέρατα, ζωγραφουμένη δὲ, πολυχρόνιον σημαίει.* « Le Cerf renouvelle ses bois tous les ans; aussi son image évoque-t-elle à l'esprit les choses qui durent longtemps »⁽¹⁻²⁾. Chérémon — Tzétzès XV : *ἔλαφος, ἐνιαυτόν.*

⁽¹⁾ *Horapollonis Niloi Hieroglyphica ed. C. Leemans, 1835, p. 69 et p. 318 (commentaire).* Je n'ai pas encore vu l'ouvrage de Fr. Sbordone, *Hori Apollonis Hieroglyphica. Saggio introduttivo, edizione critica del testo e commento*, Naples 1940, mais j'ai lu avec grand intérêt le compte rendu qu'a donné de cet ouvrage M. B. van de Walle dans la *Chronique d'Égypte*, n° 32, juillet 1941, p. 213-219. MM. B. van de Walle et J. Vergote nous ont donné en outre, dans les numéros 35 (janvier 1943) et 36 (juillet 1943), une traduction et un commentaire des deux livres dont se compose l'ouvrage d'Horapollon.

⁽²⁾ Dans leur commentaire, MM. van de Walle et Vergote rappellent (*Chronique d'Égypte*, n° 36, p. 205 et 207)

que « la même croyance est rapportée par PLINE, *Nat. Hist.*, VII, 153 et aussi par ARISTOTE, *De An. Hist.*, III, 9 et VI, 29, qui combat d'ailleurs cette idée ». On pourrait à loisir allonger la bibliographie, mais je me borne à citer ici le nom de Chérémon (cf. la note suivante). MM. van de Walle et Vergote terminent ainsi leur commentaire : « Horapollon semble dépendre ici de sources grecques, d'autant plus que le cerf était inconnu en Égypte; cf. L. KEIMER, dans les *Mél. G. Maspero (Mém. de l'Inst. franç. d'Archéol. orient.*, 66), p. 273-308; cet auteur démontre que les Égyptiens n'ont connu que le daim, *hnn* (v. d. W.), Sbordone songe toutefois à rapprocher cette description de *ḥ s' h* (représentant en réalité une

«Le Cerf [signifie] l'année» d'après LENORMANT, *Rev. Archéol.*, 1851, p. 16)⁽¹⁾.

Il y a évidemment du vrai dans ces passages, mais les détails sont en partie inexacts, car Horapollon et Chérémon n'auraient pas dû mentionner, en parlant de l'Égypte, le Cerf (*ἔλαφος*, *cervus*), mais le Bouquetin. Les auteurs anciens en question ont apparemment confondu le Bouquetin avec le Cerf, animal qui n'a joué en Égypte qu'un rôle très secondaire⁽²⁾, tandis que le Bouquetin appartient à la faune égyptienne.

S'il s'agit des cornes du Bouquetin, le rapprochement avec l'année est, à vrai dire, sans motif, puisque le Bouquetin ne renouvelle pas, comme c'est le cas du Cerf, «ses bois tous les ans». Pour quelle raison a-t-on donc mis en rapport l'«An» et le «Bouquetin»? La réponse à cette question n'est pas douteuse. Les Égyptiens avaient remarqué la ressemblance existant entre les cornes d'un Bouquetin (fig. 1⁽³⁾ et 2⁽⁴⁾), caractérisées

chèvre, portant au cou un sceau cylindrique); ce mot se rapporte au défunt spiritualisé et, par conséquent, jouissant d'une vie éternelle.» Tout en anticipant sur les résultats de cette étude, retenons déjà ici que l'animal dont il s'agit dans ce passage d'Horapollon est, à vrai dire, le Bouquetin et non pas le Cerf ou le Daim.

⁽¹⁾ Au sujet de Chérémon (époque de Néron), conservé dans un ouvrage du moine Tzétzès (xii^e siècle), je me contente de citer le passage suivant, emprunté à H. SOTTAS et Ét. DRIOTON, *Introduction à l'étude des hiéroglyphes*, 1922, p. 75-77 : Tzétzès «soutient qu'Homère avait emprunté aux Égyptiens le rapprochement, d'ailleurs exact, entre la couleur du métal et la lumière solaire (le signe \uparrow est employé en effet pour «blanc» et «argent»). Homère aurait possédé la science des «lettres symboliques éthiopiennes», et de leur

«valeur allégorique», telle qu'on en trouve l'exposé dans Chérémon». Parmi les exemples énumérés, on trouve le Cerf, signifiant l'année. SOTTAS et DRIOTON, *op. cit.*, p. 77, n. 15, auraient dû choisir, comme nous le verrons tout à l'heure, au lieu de l'hiéroglyphe \uparrow (Chèvre), celui du \uparrow (Bouquetin).

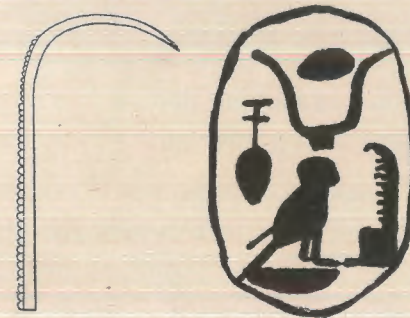
⁽²⁾ L. KEIMER, *Sur deux fragments de cornes de daim trouvés à Deir el-Médineh*, dans *Mém. Inst. franç. Archéol. or.*, t. LXVI (*Mél. Maspero*, t. I), 1934, p. 273-308.

⁽³⁾ D'après John ANDERSON, *Zoology of Egypt : Mammalia*, 1902, pl. LVIII. *Revised and completed by W. E. de Winton.*

⁽⁴⁾ D'après J. VANDIER D'ABBADIE, *Catalogue des ostraca figurés de Deir el-Médineh*, 1937, pl. XXIV, n° 2193. Les nœuds sont ici clairement indiqués, détail plutôt rare sur les nombreuses représentations égyptiennes du Bouquetin du pays.

par de nombreux nœuds, et le signe \uparrow ⁽¹⁾ (= \uparrow , abréviation de \uparrow), qui est originellement une branche de dattier⁽²⁻³⁾. C'est pour cette raison que, depuis le Nouvel Empire au plus tard, les mots exprimant l'idée «An», sont parfois rendus dans l'écriture cryptographique par un Bouquetin ou une tête de Bouquetin⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ Il existe de très jolis exemples de ce signe, voir par exemple W. SPIEGELBERG, *Zwei Beiträge zur Geschichte und Topographie der Thebanischen Necropolis im neuen Reich*, 1898, I. *Der Grabtempel Amenophis I. zu Drah-Abu'l-nega*, pl. II-VI (croquis ci-joint). Un scarabée en



stéatite blanche (long. 1 cm. 5), que j'ai vu tout dernièrement chez un marchand du Caire (croquis ci-joint), porte incisé sur son plat : «un heureux Nouvel An pour ton b?». On remarquera la forme du signe *rnp.t.* Cf. *Wörterbuch*, II, 429 : «*rnp.t.*... ungewöhnlich *m* (=Mittleres Reich) \uparrow ». La graphie \uparrow se rencontre, d'après le *Wörterbuch*, loc. cit., depuis le Moyen Empire. Cf. également *Wörterbuch*, I, 488 : «*bdš* \uparrow Verbum... *Pyr.*» Quelle est la signification du déterminatif?

⁽²⁾ Horapollon fait clairement allusion, la chose est bien connue, à cette origine (HORAPOLLON, I, 3 b), cf. B. VAN

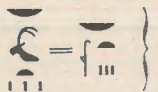

DE WALLE et J. VERGOTE, *Traduction des Hieroglyphica d'Horapollon*, dans *Chronique d'Égypte*, n° 35, 1943, p. 42 : «Ils écrivent encore l'année d'une autre manière en peignant un palmier, parce que cet arbre, seul parmi tous les arbres, produit un rameau à (chaque) nouvelle lune, de sorte que l'année correspond à (la poussée de) douze rameaux» et p. 43 (commentaire) : «Il faudrait donc traduire ici *Ṣoiviš* par rameau et voir dans \uparrow non pas une pousse quelconque mais un rameau de palmier. C'est en effet ce signe, de même que \uparrow , qui s'emploie pour le mot *rnp.t* (année).»

⁽³⁾ P. MONTET, *La vie quotidienne en Égypte au temps des Ramsès*, 1946, p. 36, prend cet hiéroglyphe encore pour «une jeune pousse d'un bourgeron».

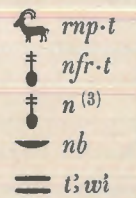
⁽⁴⁾ En ce qui concerne l'hiéroglyphe \uparrow désignant l'année, voir HORAPOLLON, *Hieroglyphica*, I, 11 e, cf. B. VAN DE WALLE et J. VERGOTE, *op. cit.*, p. 52 : «e) L'année, parce que cet animal distribue son année en 365 jours qui font la durée de l'année (civile). Pendant 120 jours il fait sa gestation», etc., et p. 53 (commentaire) : «e) L'hiéroglyphe \uparrow désigne l'année à l'époque grecque : W. B., II, 429 et 433 (J. [= Janssen]). La déesse Mout (le vautour) s'appelle à l'époque



Les pages qui vont suivre fournissent un certain nombre d'exemples — choisis sans doute parmi des centaines qui me sont restés inconnus — prouvant ce fait.

On trouvera enfin dans l'Annexe (p. 15-27) la description et l'interprétation archéologiques du curieux petit vase conservé au Musée de Berlin et cité à la page 6.

1°  « Seigneur des années ». D'après Ét. Drioton,  signifie « pour raison inconnue . . . rnp »⁽¹⁾.


2° Fig. 3 a et b. — Scarabée en stéatite achetée par moi à un marchand du Caire et remontant probablement à l'époque des Hyksos⁽²⁾. Je propose d'interpréter l'inscription de la manière suivante :

 } « Une bonne année au seigneur des deux terres », c'est-à-dire au roi.


ptolémaïque « la reine du ciel ». Cela donnerait en vieux copte *teró mpe. C'est sur cette valeur qu'est fondée par rébus d'après Ét. Drioton (*Les protocoles ornementaux d'Abydos*, dans *Rev. d'Égyptologie*, 2 (1935), p. 18, note 2), l'équivalence  =  (terompe), fréquente à l'époque ptolémaïque (v. d. W. [= van de Walle]). Mais voir également H. W. FAIRMAN, *Notes on the alphabetic signs employed in the hieroglyphic inscriptions on the temple of Edfu*, dans *Annales*, t. XLIII, 1943, p. 303, et *An Introduction to the study of ptolemaic signs and their values*, dans *Bull. Inst. franç. d'Archéol. or.*, t. XLIII, 1945, p. (107).

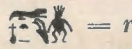


⁽¹⁾ DRIOTON, *Essai sur la cryptographie privée de la fin de la XVIII^e dynastie*, dans *Revue d'Égyptologie*, t. I^{er}, 1933, p. 8, 12 et 41, n° 76. Version cryptographique du chapitre 85 du *Livre des Morts*.

⁽²⁾ Cf. par exemple G. D. HORNBLLOWER, *Some Hyksos plaques and scarabs*, dans *Journal of Egyptian Archaeology*, t. VIII, 1922, p. 201-206 et planches XIX, XX et XXI.


⁽³⁾ DRIOTON, *Essai sur la cryptographie privée de la fin de la XVIII^e dynastie*, dans *Revue d'Égyptologie*, t. I^{er}, 1933, p. 38, n° 32 ; IDEM, *Procédé acrophonique ou principe consonantal?* dans *Annales*, t. XLIII, 1943, p. 348, «  = nfr... par acrophonie : n ».

Des scarabées du même genre ne sont, paraît-il, nullement rares⁽¹⁾ ; ils font naturellement partie du groupe, assez considérable, de petits objets distribués jadis à l'occasion du Nouvel An⁽²⁾.

3° Un scarabée du Musée du Caire, non encore catalogué porte l'inscription  « Bonne année à (son) possesseur », ce qui est évidemment le même texte que celui de l'exemple précédent⁽³⁾.

4° Sur un autre scarabée du Musée du Caire, également non encore catalogué⁽⁴⁾, on trouve l'inscription  = rnp.t nfr.t n nb.s (nb.s =  n⁽⁵⁾ +  bs⁽⁶⁾) « Bonne année à son possesseur ».

5° La figure 4 représente ce que l'on a coutume, en anglais, d'appeler un « scaraboid »⁽⁷⁾. Il s'agit ici d'une superbe pièce en faïence jaune clair en forme de Bouquetin couché. Le petit bijou, qui a été mis à ma disposition

par M. Ph. J. Tano, porte sur son plat le cartouche , Thoutmès IV.

⁽¹⁾ Cf. par exemple FIRTH, *Survey of Nubia, Report 1910-1911*, Le Caire 1927, pl. 35, 1 (cf. p. x) et pl. 35, 18 (cf. p. x).

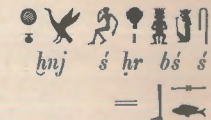

⁽²⁾ Exemples : GRIFFITH, *University of Liverpool. Annals of Archaeology and Anthropology*, t. X, 1923, pl. XL, 24 et 26, pl. LXVI, 11.

⁽³⁾ Communiqué par M. A. Rowe à Ét. Drioton qui a eu l'amabilité de me faire connaître l'existence de ce scarabée.

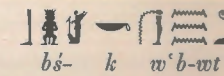
⁽⁴⁾ Communiqué par M. A. Rowe à Ét. Drioton qui a bien voulu me le faire connaître.

⁽⁵⁾ Cf. BRUGSCH, *Ä. Z.*, 1864, p. 66 et *Hieroglyphische Grammatik*, 1872, p. 126, n° 272 ; LORET, *Man. de la langue égypt.*, 1889, p. 122, n° 376.

⁽⁶⁾ Cf. H. JUNKER, *Grammatik der Denderatexte*, 1906, p. 145, 2 :


hnj s hr bs s
= 

« sie lässt sich nieder auf ihre Gestalt ». É. CHASSINAT, *Edfou*, VII, 51, 16-17 :




bs- k w'b-wt

« ton image est purifiée ».


⁽⁷⁾ Cf. H. R. HALL, *Catalogue of Egyptian Scarabs, etc., to the British Museum*, t. I^{er}, 1913, p. VII : « The Scaraboid is a modification of the Scarab, retaining the 'Scaraboid' form and the engraved base of the Seal-scarab, while the back was either absolutely plain or could be cut (if of stone) or impressed (if of faïence) in various forms, such as that of the head of a negro, of a cynocephalus ape, and so forth. »


La signification de ce « scaraboid » est, d'après ce qui précède, absolument claire.

6° Le petit texte reproduit à la figure 5 est copié sur une bouteille de Nouvel An du Musée de Berlin (n° 14500). On trouvera à la planche I (1 a et b)⁽¹⁾ deux photographies de cette bouteille.


Le grand signe axial *nfr* appartient aussi bien au texte de droite qu'à celui de gauche. Les chiffres 1 à 5 écrits sur les différents signes indiquent comment ceux-ci se suivent. Transcrits en clair, on arrive au texte suivant :   *rnj(.t) nfr.t (n) nb*⁽²⁻³⁾ *-s*⁽⁴⁾ « Bonne année à son possesseur », c'est-à-dire au même texte que les deux précédents. Le vase de Berlin (pl. I), sur lequel sont inscrits (comme sur les scarabées, n° 2-4) des vœux à l'occasion du Nouvel An, appartient à un groupe de bouteilles en faïence présentant une forme assez plate et rappelant une lentille de taille énorme. Les égyptologues allemands les ont dénommées « Linsenförmige Pilgerflaschen » (bouteilles lenticulaires de pèlerin) ou « Linsenförmige Neujahrsflaschen » (bouteilles lenticulaires de Nouvel An). Ces vases, dont nous possédons de très nombreux exemples, apparaissent à la fin du Nouvel Empire, mais appartiennent surtout à la Basse Époque et plus exactement à la XXVI^e dynastie, époque à laquelle remontent la plupart des monuments néo-memphites. Ils sont si connus que je m'abstiens d'en donner ici une représentation⁽⁵⁾.

⁽¹⁾ D'après SCHÄFER und ANDRAE, *Die Kunst des alten Orients (Propyläen-Kunstgeschichte)*, 1925, p. 445 (ou p. 461, édition plus récente). Voir également Walther WOLF, *Das ägyptische Kunstgewerbe*, dans H. Th. BOSSERT, *Geschichte des Kunstgewerbes aller Zeiten und Völker*, p. 58, fig. 2.

⁽²⁾  = n, cf. *supra*, p. 4, note 3.

⁽³⁾  = b, cf. DRIOTON, *Essai sur la cryptographie privée de la fin de la XVIII^e dynastie*, dans *Revue d'Égyptologie*, t. I^{er}, 1933, p. 38, n. 39; *IBIDEM*, *Procédé acrophonique ou principe consonantal*, dans

Annales, t. XLIII, 1943, p. 327.

⁽⁴⁾  = s, cf. FAIRMAN, *Notes on the alphabetic signs employed in the hieroglyphic inscriptions of the temple of Edfu*, dans *Annales*, t. XLIII, 1943, p. 222, n° 154 b.

⁽⁵⁾ Je cite au hasard les publications suivantes : CAILLIAUD, *Voyage à l'oasis de Thèbes*, t. II, 1862, pl. XXXIII, 1-3; Henry WALLIS, *Egyptian ceramic art. The Macgregor Collection*, 1898, p. 40-41 et pl. XXVI, 6; ERMAN, *Ausführliches Verzeichnis...*, Berlin 1899, p. 445-446; VON BISSING, *Fayencegefässe (Cat. gén. du Mus. du Caire)*, 1902, p. 42-46;



Fig. 1. — Bouquetin égyptien (*Capra nubiana*).



Fig. 2. — Bouquetin sur ostracon thébain.



Fig. 3 (a et b). — Scarabée de l'époque des Hyksos avec inscription cryptographique.



Fig. 4. — « Scaraboid » de la XVIII^e dynastie en forme de Bouquetin.

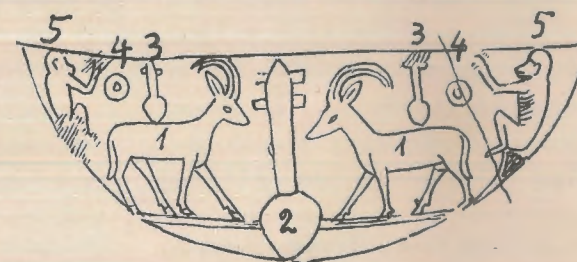
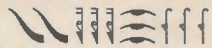







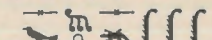
Fig. 5. — Inscription du vase de Berlin représenté à la planche I, 1 (a).

Quelle est la signification des deux Babouins assis de chaque côté du col? Le Babouin de l'inscription du vase de Berlin (fig. 5, n° 5) avait la valeur *s*, lecture qui ne convient probablement pas aux deux Cynocéphales en question. Il est à supposer *a priori* qu'ils ont, comme les bouteilles dans leur ensemble, une relation avec le Babouin Thoth, le Nouvel An, etc⁽¹⁾. En effet, Thoth est appelé dans un texte d'Edfou  « celui qui distingue les saisons, les mois, les années »⁽²⁾. Le catalogue du Musée de Berlin mentionne un Singe en bronze qui porte, incisé sur le dos, l'inscription suivante : « Que Khonsou accorde une bonne année au prêtre d'Amon . . . »⁽³⁾. Dans un texte de Dendérah, le *wp* dans *wp rnp-t* est rendu par un ⁽⁴⁾; ce rébus ( =  ) est compréhensible car

BUDGE, *Brit. Mus. Third and Fourth Egyptian Rooms*, 1904, p. 263; PETRIE, *Hyksos and Israelite Cities*, 1906, pl. XXI; ENGELBACH, etc., *Riqqeh and Memphis*, VI, 1915, pl. XXXIX, 117; MACE, *The Metropol. Mus. of Art. The Murch Collect. of Egypt. Antiq.*, 1916, p. 26; ALLEN, *The Art Inst. of Chicago. Handbook of the Egypt. Coll.*, 1923, p. 86-87; *Bull. Inst. franç. d'Archéol. or. du Caire*, t. XXIX, 1929, p. 168 (dernière ligne), 169 (fig. 19 et 22) et p. 170; BOREUX, *Guide... Louvre*, 1932, p. 599; Walther WOLF, *Das ägyptische Kunstgewerbe* dans H. Th. BOSSERT, *Geschichte des Kunstgewerbes aller Zeiten und Völker*, 1930, p. 58 et 59; LANSING and HAYES, *The Museums Excavations at Thebes*, dans *The Metropol. Mus. The Eg. Exped.*, 1935-1936, New York 1937, p. 4 (« From a XXVI dynasty tomb came a perfume bottle of varicolored faience bearing the cartouche of Theban queen 'Ankh-nes-Nefer-ib-Ré' (fig. 2) ») et p. 5, fig. 2.


⁽¹⁾ Cf. HORAPOLLON, I, 15 et 16. Voir Theodor HOPFNER, *Der Tierkult der alten*


Ägypter, 1913, p. 27 : « Da der Pavian als Inkorporation des Thot galt, wurde er natürlich auch in einzelnen... Exemplaren in den Tempeln des Gottes gehalten; Horapollo gibt als Grund dafür an (I, 15), dass der Affe zur Zeit der Äquinoktien sowohl während des Tages auch während der Nacht zwölfmal harne, weshalb die Ägypter in ihrer Schrift auch den Begriff 'Äquinoktien', durch das Bild eines sitzenden Pavians geben sollen... », et surtout B. VAN DE WALLE et J. VERGOTE, *Traduction des Hieroglyphica d'Horapollon*, dans la *Chronique d'Égypte*, n° 35, janvier 1943, p. 56-59 (chap. 15 et 16).

⁽²⁾ ROCHEMONTEIX, *Edfou*, I, 27. Voir également *ibidem*  « reckoner of years »,  « who increases time ('h'w) and multiplies years » (d'après BOYLAN, *Thoth*, 1922, p. 183 et 195).

⁽³⁾ ERMAN, *Ausführliches Verzeichnis...*, Berlin 1899, p. 204, n° 9256.

⁽⁴⁾ Cf. JUNKER, *Über das Schriftsystem im Tempel der Hathor in Dendera* (thèse de doctorat), Berlin 1903, p. 16.

 « le messager », « le juge », est un titre du dieu Thoth⁽¹⁾. Voici le texte de Dendérah (MARIETTE, *Dendérah*, I, 48 a) auquel je viens de faire allusion :

⁽²⁾
m hrw pn nfr wp rnp-t
« en ce beau jour de Nouvel An ».

Bien que je ne puisse interpréter avec certitude certaines représentations incisées dans de nombreux scarabées de la Basse Époque (fig. 6 a⁽³⁾, b⁽⁴⁾, c⁽⁵⁾), j'ai l'impression qu'elles appartiennent à la même catégorie que les petits monuments (n° 2 à 6) que je viens de mentionner.

7° Vase fragmentaire en terre, de couleur vert olive (pl. I, 2, et fig. 7), appartenant comme tous les vases déjà mentionnés au groupe des bouteilles de Nouvel An. J'ai

vu ce fragment chez M. Tano, marchand d'antiquités du Caire, qui m'a assuré qu'il avait été trouvé à Qantir. La hauteur du fragment est de 8 cm. 6. Le goulot est entouré de quatre têtes de

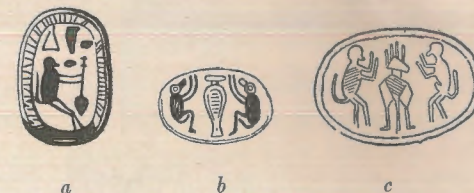






Fig. 6 (a, b, c). — Scarabées à inscriptions cryptographiques.

Bouquetin stylisées (dont l'une manque actuellement). Le nombre quatre a-t-il une signification ou est-il ici seulement l'effet du hasard, c'est-à-dire une concession à la symétrie? Je préférerais cette dernière solution. En tout cas, la signification de ces têtes de Bouquetin sur un vase dit de « Nouvel An » ne peut pas rester douteuse. Je me demande seulement si le goulot et le corps du vase ne peuvent avoir le sens de

⁽¹⁾ BOYLAN, *Thoth*, 1922, p. 183 : «  x , the messenger...   « wpiw ikr, eloquent judge (?)... »

⁽²⁾ JUNKER, *Über das Schriftsystem im Tempel der Hathor in Dendera* (thèse de doctorat), Berlin 1903, p. 11 d.

⁽³⁾ Cf. par exemple PETRIE, *Naukratis*, II, 1888, pl. XVIII, 80; GRIFFITH, *University of Liverpool. Annals of Archaeology and Anthropology*, t. IX, 1922, pl. LX, 7.

⁽⁴⁾ GRIFFITH, *University of Liverpool. Annals of Archaeology and Anthropology*, t. X 1923, pl. XLV, 5.

⁽⁵⁾ GRIFFITH, *University of Liverpool. Annals of Archaeology and Anthropology*, t. X, 1923, pl. XLV, 8.



Fig. 9. — La fameuse barque en albâtre trouvée dans la tombe de Toutankhamon.

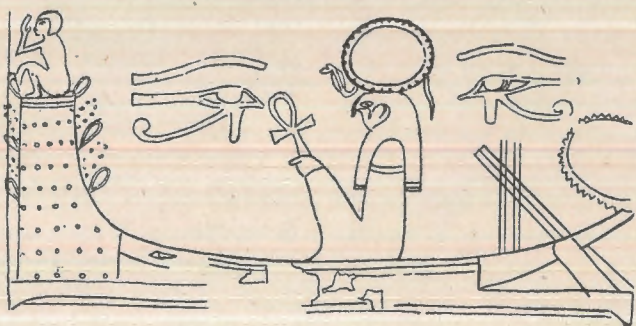


Fig. 10. — Barque solaire du Papyrus de Nefer Renpet.

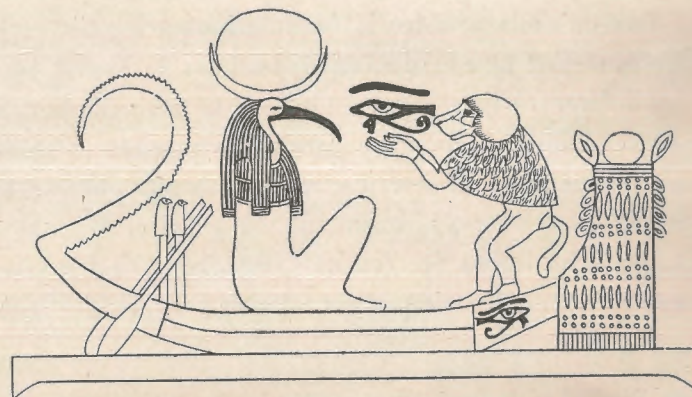


Fig. 11. — Barque lunaire (d'après Budge).

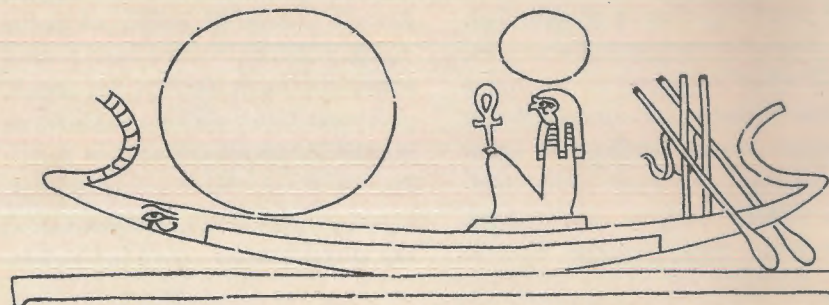
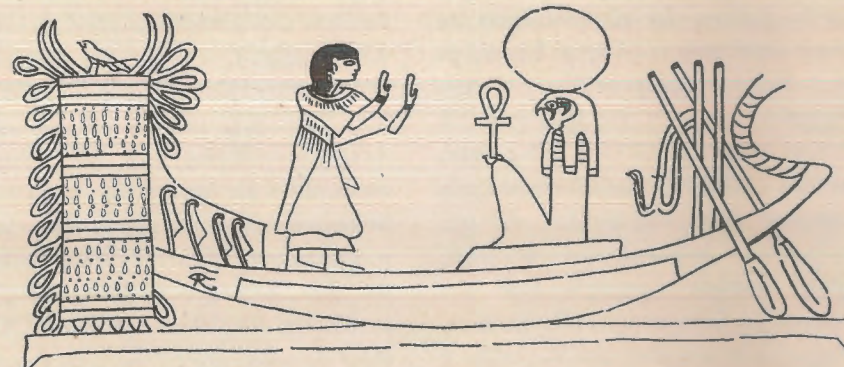


Fig. 12. — Barques solaires du Papyrus d'Ani.

12⁽¹⁾(2) ? Doit-on enfin prendre la fameuse barque en albâtre (fig. 9) pour un cadeau offert au roi à l'occasion des fêtes du Nouvel An comme la série des différents objets représentés dans la tombe de Kenamon⁽³⁾ ? J'avoue que cette interprétation me paraît être possible et même probable, mais dans ce cas-là on devrait prendre également pour des cadeaux du jour de l'an les nombreux récipients de tout genre et de toute matière imitant un Bouquetin debout⁽⁴⁾ ou couché⁽⁵⁾ (fig. 13⁽⁶⁾). D'autres vases, plus nombreux encore, sont décorés par des têtes de Bouquetin⁽⁷⁾ seulement.

⁽¹⁾ D'après *The Book of the Dead. Facsimile of the Papyrus of Ani in the British Museum*, 2^e éd., 1894, pl. 10, 21 et 22.

⁽²⁾ On trouvera ces mêmes exemples et bien d'autres chez SELIM HASSAN, *Excavations at Giza*, t. VI, 1^{re} partie, 1934-1935, Le Caire 1946.

⁽³⁾ Cf. N. DE G. DAVIES, *The Tomb of Ken-Amun at Thebes*, t. I^{er}, 1930, p. 24, pl. XV-XXIV, et t. II, 1930, pl. XXII A, et P. MONTET, *La vie quotidienne au temps des Ramsès*, 1946, p. 34 et 39.

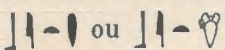
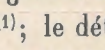
⁽⁴⁾ Voir par exemple : Henry WALLIS, *Egyptian ceramic art. The Macgregor Collection*, 1898, p. 53, fig. 115 : « Vase in form of Gazelle » (mais il s'agit apparemment d'un Bouquetin).

⁽⁵⁾ Je me borne à citer, parmi le grand nombre d'exemples que j'ai relevés, les vases suivants : H. GAUTHIER, *Rapport sur une campagne de fouilles à Draḥ Abou'l Neggah en 1906*, dans *Bull. Inst. franç. d'Archéol. or. du Caire*, 1908, pl. III « Vase en terre cuite en forme d'oryx » (le mot « oryx » est évidemment à corriger en « bouquetin ») ; cf. également GLANVILLE dans *Journ. of Eg. Archaeol.*, t. XII, 1926, p. 66, note 1 ; WERBROUCK, *Musées royaux d'art et*

d'histoire, Bruxelles : Département égyptien, *Album*, 1934, pl. 81 (« vase en forme de bouquetin ») ; HOWARD CARTER, *The Tomb of Tut-Ankh-Amen*, t. III, 1933, pl. XLIX B, p. 147 («... a bleating ibex, rendered realistically», voir fig. 13 de ce mémoire ; WRZSZINSKI, *Atlas*, I, pl. 306 = DAVIS, *Kenamun*, t. I, 1930, pl. XX, p. 29, n° 75 avec note 1 ; WRZSZINSKI, *Atlas*, I, pl. 223 (« Deckel in Gestalt einer liegenden Antilope », à corriger en « Steinbock », « Bouquetin »).

⁽⁶⁾ Photographie d'après l'original.

⁽⁷⁾ Voir par exemple WRZSZINSKI, *Atlas*, I, 46, 56, 59, 225, 334 ; WRZSZINSKI, *Atlas*, II, 38, 49, 59, 61, 157 ; STEINDORFF, *Blütezeit*, 1926, fig. 150, p. 159 ; Henry WALLIS, *Egyptian ceramic art. The Macgregor Collection*, 1898, p. 35, fig. 68 ; Henry DE MORANT, *Les objets de toilette dans l'ancienne Égypte*, dans *La Nature*, n° 3053, 15 juillet 1939, p. 34, fig. 2 (New York) ; STEINDORFF, *Die Kunst der Ägypter*, 1928, p. 270 et 325 (« Die Henkel sind als Steinbockköpfe gebildet », New York) ; Th. M. DAVIS, *The Tomb of Siptah*, 1908, p. 46, n° VI (« Alabaster Vase... two lateral handles carved in the form

De tels vases en argent sont appelés, pendant la XVIII^e dynastie, *bj-t*  ou ⁽¹⁾ ; le déterminatif de ce mot représente parfois en effet une aiguière ornée d'une tête de Bouquetin⁽²⁾.

ANNEXE.

Les scènes figurées sur la panse du vase de Berlin (cf. *supra*, p. 6, pl. I, 1 a et b) méritent d'être décrites et commentées.

Au-dessus de l'inscription cryptographique (cf. pl. I, 1 a, et fig. 5) : à gauche le mort assis, tenant de la main droite une longue tige de « Lotus » terminée par un bouton et de la gauche une fleur de « Lotus » bleu (*Nymphaea caerulea* SALV.) qu'il respire⁽³⁾. Devant lui, un harpiste agenouillé ou accroupi, probablement aveugle, est en train de l'égayer. Un serviteur lui amène un Bouquetin ; il le tire par les cornes et par le museau. Ce motif nous est connu des bas-reliefs de l'Ancien Empire⁽⁴⁾ ; on comprend donc qu'il se rencontre aussi sur les monuments néo-memphites⁽⁵⁾. Nous savons que les Égyptiens ont fait jadis des essais

of antelope heads», il s'agit sans doute de têtes de Bouquetin) et l'une des planches (qui toutes ne sont pas numérotées) ; Henry WALLIS, *Egyptian ceramic art. The Macgregor Collection*, 1898, p. 26, fig. 49 (« an alabaster vase having the handles in gazelles' heads », on a sans doute affaire à des têtes de Bouquetin).

⁽¹⁾ *Wörterbuch*, I, p. 433.

⁽²⁾ Tous les vases de ce genre dont nous venons de parler, lorsqu'ils sont d'origine étrangère (Asie Mineure, Chypre, etc., voir par exemple JOHN L. MYRES, *Handbook of the Cesnola Collection of Antiquities from Cyprus*, Metrop. Mus. New-York, 1914, p. 67, fig. 18 et 17) représentent sans doute souvent la Chèvre sauvage (*Capra hircus aegagrus*) et non pas le vrai Bouquetin.


⁽³⁾ Le « Lotus » bleu est spécialement odorant (il a l'odeur agréable des Hyacinthes), ce qui n'est nullement le cas du « Lotus » blanc (*Nymphaea Lotus* L.). Il est donc compréhensible que, lorsque les artistes égyptiens représentent un personnage élevant un « Lotus » près de son nez, il s'agit pour ainsi dire toujours d'un « Lotus » bleu.

⁽⁴⁾ Voir par exemple JUNKER, *Giza*, III, 1938, p. 69, fig. 7, n° 5 et 6.

⁽⁵⁾ Voir Walther WOLF, *Das ägyptische Kunstgewerbe*, dans H. Th. BOSSERT, *Geschichte des Kunstgewerbes aller Zeiten und Völker*, 1930, parle, p. 58, des « sogenannten Pilgerflaschen aus der 26. Dynastie, deren Flächen mit Bildern versehen sind, die, einem Zuge der Zeit entsprechend, der Formenwelt der mittlerweile fast zweieinhalb Jahrtausende

de domestiquer un certain nombre d'animaux sauvages, — parmi eux le Bouquetin, — mais qu'ils les ont abandonnés, paraît-il, de bonne heure ⁽¹⁾.

La harpe trigone « paraît être originaire d'Asie, et n'est pas figurée sur les monuments avant l'époque saïte » ⁽²⁾. Nous avons déjà insisté sur le fait (cf. *supra*, p. 6) que le vase de Berlin (pl. I, 1 a et b) appartient à la Basse Époque et plus exactement à l'époque saïte.

Sur l'autre face de la panse, on voit dans le registre supérieur (pl. I, 1 b, et fig. 14) le défunt se promener dans les marécages du Delta, scène que nous relevons à plusieurs reprises sur les bas-reliefs de l'époque, c'est-à-dire sur les bas-reliefs néo-memphites. Le mort est assis sur un tabouret bas, placé au centre d'une barque formée de tiges de Papyrus; il tient de la main droite une coupe, la gauche a saisi une longue tige de Papyrus. La barque est en train de frayer sa route dans le fourré de Papyrus. Ces plantes forment donc logiquement le fond de la scène (pl. I, 1 b, et fig. 14) : un certain nombre de tiges, affectant la forme de l'hieroglyphe  (mais il leur manque actuellement la partie supérieure), se voit derrière la poupe de l'embarcation. L'espace libre entre la proue et la poupe d'un côté et de la surface d'eau de l'autre côté, est rempli par une Grenouille et une fleur de « Lotus » bleu (*Nymphaea caerulea* SAV.). J'ai montré, il y a déjà longtemps ⁽³⁾, que cette place était occupée sur les représentations égyptiennes de presque toutes les époques par des *Potamogeton* ⁽⁴⁾, plantes aquatiques qui sont, sur les anciens dessins, souvent animées par des Grenouilles, des Papillons, etc. ⁽⁵⁾. Si la plante *Potamogeton* fait défaut sur le vase de Berlin (pl. I, 1 b = fig. 14), la Grenouille est nettement indiquée. Derrière le défunt assis, est placé un grand vase (dont la partie supérieure

zurückliegenden Pyramidenzeit entnommen sind. Wenn auch der Aufbau der Bildchen noch so geschickt und die Technik noch so vollendet ist, so sprengen doch die Bilder ihren engen Rahmen und erwecken im Betrachter das Gefühl, dass sie hier nicht am rechten Platze sind».

⁽¹⁾ Voir KEIMER, *Annales*, t. XLI, 1942, p. 171, avec les notes 2 à 6, où l'on trouvera la bibliographie la plus importante sur cette question.

⁽²⁾ BOREUX, *Guide... Louvre*, 1932, p. 615 et pl. LXXVIII (p. 609); cf.

P. MONTET, *La vie quotidienne en Égypte au temps des Ramsès*, 1946, p. 98. Je ne mentionne dans ce mémoire les travaux des spécialistes sur la musique de l'Égypte ancienne.

⁽³⁾ KEIMER, *Revue de l'Égypte ancienne*, t. I^{er}, 1927, p. 184 et suiv.

⁽⁴⁾ Il s'agit d'après VIVI and GUNNAR TÄCKHOLM in collaboration with MOHAMMED DRAR, *Flora of Egypt*, Le Caire 1941, p. 102 et 103, plutôt de *Potamogeton crispus* que de *P. lucens*.

⁽⁵⁾ KEIMER, *Revue de l'Égypte ancienne*, t. II, 1929, p. 210-253.

manque actuellement), posé sur un trépied ⁽¹⁾ et contenant du vin ou de la bière. Je n'ose pas reconstituer la partie manquante de la scène. Nous savons par de nombreuses représentations que ces promenades en barques étaient gaies et que boisson, femme et chanson y jouaient un grand rôle. Parmi les exemples ⁽²⁾ réunis par moi, il en est un qui mérite une mention toute particulière (fig. 15) ⁽³⁾. Cette façon de s'amuser s'est d'ailleurs perpétuée jusqu'aux époques modernes ⁽⁴⁾.

L'homme debout sur la proue — il s'agit évidemment d'un domestique, d'un jeune batelier plus exactement — est en train d'arracher une tige de

⁽¹⁾ Voir *Le Musée égyptien*, t. II, 1907, pl. LI (trépied sur un bas-relief néo-memphite).

⁽²⁾ Voir par exemple P. MONTET, *Les reliques de l'art syrien dans l'Égypte du Nouvel Empire*, 1937, p. 153 et 154, fig. 191, 192, 193; P. MONTET, *La vie quotidienne en Égypte au temps des Ramsès*, 1946, p. 40 : « Pour assister aux fêtes de Bubaste, les Égyptiens abandonnaient avec entrain leurs occupations, montaient dans les barques, les femmes avec les crocales, les hommes avec des flûtes. » Fr. W. VON BISSING, *Steingefässe (Cat. gén... du Musée du Caire)*, 1907, p. 144-145, n° 18682 (« cuiller à fard »). ERMAN et RANKE, *Aegypten*, 1923, p. 511, font allusion à cette « cuiller à fard » quand ils parlent du « lustige Bild des Harems, der mit seinem Herrn auf dem Wasserfahrt und sich mit ihm in derber Weise vergnügt ».

⁽³⁾ D'après Hans GRAEVEN, *Antike Schnitzereien aus Elfenbein und Knochen (photogr.)*, 1^{re} série, 1903 (n° 1-80), photogr. n° 44, Rome, Museo Kircheriano, texte p. 70 et suiv. (p. 73 : « ...Erzeugnis syrischphönikischer Kunst von der Wende des VII. zum VI. Jahrh. »).

⁽⁴⁾ Je me bornerai à citer deux exemples : J. GROBERT, *Description des Pyramides de Ghizé*, An IX (1801), p. 134 : « ...El-Mécyhhy raconte que dans les années 401, 594 et 706 de l'égire, El-Hhakhem Bamrillah, le Quady El-Fadhdel et l'Émir Béirbéres défendirent de traverser le canal [il s'agit de la branche de l'ancien canal appelé « prince des Fidèles » L. K.] avec des barques autres que celles du commerce, vu la conduite indécente de ceux qui s'y promenaient : « car, les « danseurs et les bateleurs le parcouraient dans le mois de ramadhan; ils « avaient avec eux des femmes tenant « dans leurs mains des instrumens de « musique. Elles avaient le visage dé- « couvert, et leurs galans assis auprès « d'elles, parcouraient leurs charmes « des yeux et des mains, sans craindre « l'Emyr ni ses officiers : les gens de « bien attendaient quel serait le châti- « ment de pareils excès. » D'AVIRY, *Description générale de l'Afrique seconde partie du monde*, 1660, p. 301 : les Égyptiens « vont... au Caire sur le canal avec barques pleines d'instrumens, et force beaux et riches tapis, portans avec eux force viandes et confitures... »



Fig. 13. — Vase d'albâtre en forme de Bouquetin. Tombe de Toutankhamon.

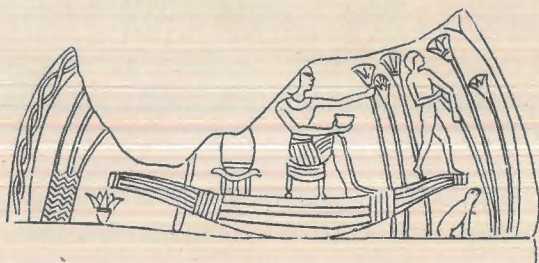


Fig. 14. — Détail du vase de Berlin (cf. pl. I, 1 b).



Fig. 15. — Sculpture « phénicienne » en os ou en ivoire (VII^e-VI^e siècle av. J.-C.).

Papyrus. Nous avons déjà vu que le défunt assis au milieu de la barque avait saisi de la main gauche une tige de Papyrus. Tandis que l'attitude du batelier est tout à fait naturaliste, celle du mort est plutôt solennelle et cérémonieuse. En fait, il faut bien employer ces épithètes, car l'action d'arracher les tiges de Papyrus constitue, ceci est bien connu, une cérémonie religieuse très ancienne que nous rencontrons sur les monuments égyptiens à partir de l'Ancien Empire jusqu'à l'époque gréco-romaine. Je ne crois pas utile de m'étendre ici sur une question qui a déjà été interprétée par plusieurs égyptologues ⁽¹⁾.

Le deuxième registre du côté b (pl. I, 1) montre une scène de chasse à la lisière du désert. Si le chasseur n'est pas indiqué, probablement faute de place, nous voyons le Lévrier portant au cou le collier qui caractérise souvent, sur les monuments égyptiens, cette race canine ; le chien a sauté sur le dos d'un



Fig. 16. — Détail du vase de Berlin (cf. planche I, 1 b).

Bubale et le mord au museau (fig. 16). Étant donné que les scènes de ce genre ne sont pas rares sur les représentations des différentes époques de l'Égypte ancienne, je ne m'y arrêterai pas ⁽²⁾. Plus intéressant est le groupe qui suit

⁽¹⁾ Voir par exemple : MONTET, *Les scènes de la vie privée*, 1925, p. 328 ; SETHE, *Das Papyruszepter der ägyptischen Göttinnen und seine Entstehung*, dans *Zeitschr. f. ägypt. Spr.*, t. 64, 1929, p. 6-9 ; KEIMER, *Bemerkungen und Lesefrüchte zur altägypt. Naturgeschichte*, dans *Kêmi*, t. II, 1929, p. 94-100 ; H. WINLOCK, *The Metrop. Mus. of Art. The Egyptian Exped.*, 1930-1931, p. 34, fig. 38 texte p. 37 ; DOWS DUNHAM, *A 'Palimpsest' on an Egyptian Mastaba Wall*, dans *Amer. Journ. of Archaeology*, t. XXXIX, 1935, n° 3, p. 301, fig. 1 ; SCHÄFER, dans WRESZINSKI, *Atlas*, III, 1936, pl. 43 (Ti), texte p. 84-86 ; BALCZ, *Zu den Szenen der Jagdfahrten im Papyrus-*

dickicht, dans *Zeitschr. f. ägypt. Spr.*, t. 75, 1939, p. 31-38 et pl. III (C. R. : *Revue d'égyptologie*, t. IV, 1940, p. 195) ; JUNKER, *Giza*, IV, *Die Mastaba des Kai-em-anch*, 1940 (d'après *Chronique d'Égypte*, n° 32, juillet 1941, p. 231 — je n'ai pu consulter ce livre de Junker) ; JUNKER, *Giza*, V, 1941 (d'après *Chronique d'Égypte*, n° 34, juillet 1942, p. 236 — je n'ai pu consulter ce livre de Junker).

⁽²⁾ Je me bornerai à citer KEIMER, *Sur un monument égyptien du Musée du Louvre*, dans *Revue d'égyptologie*, t. IV, 1940, p. 54 (quatrième registre) et pl. III (quatrième registre) où un Lévrier attaque deux Bubales percés par des flèches.

à gauche (fig. 17) : un Bouquetin en plein galop sort d'un bosquet composé de trois arbres ou arbrisseaux stylisés dont nous devons nous occuper en détail. Leur interprétation bien que compliquée nous apprendra plusieurs faits curieux. Pour procéder de manière très méthodique, je diviserai mon exposé en cinq petits paragraphes :

1° Les mêmes arbrisseaux se rencontrent sur des vases en terre émaillée remontant à la même époque tardive que la bouteille de Berlin (pl. I, 1 b, et



Fig. 17. — Détail du vase de Berlin (cf. planche I, 1 b).

fig. 17). Voici les exemples parvenus à ma connaissance : a) aryballos du *Kestner Museum* d'Hanovre. J'ai vu ce petit vase en 1924, mais n'en possède point de photographie⁽¹⁾ ; b) petit pot en terre, de couleur vert clair, acheté par feu Moïse Levi de Benzion à M. Abemayor, marchand d'antiquités du Caire. Deux

frises de Bœufs décorent la panse du vase. Les Bœufs sont séparés par des arbres stylisés (pl. II)⁽²⁾ ; c) alabastron en terre émaillée, conservé au *Rijks-Museum* à Leyde (fig. 18)⁽³⁾. Il « est orné autour de la panse de deux séries d'animaux ; la première série composée d'un lion et de quatre antilopes, la seconde de quatre chevaux courant dans un bois ; tous ces ornemens sont imprimés dans la surface du vase »⁽⁴⁾. Les arbres stylisés qui nous occupent ici servent de fond aux animaux (Lion, Canidé, Gazelles) du premier registre ; d) alabastron « de style égyptien », trouvé à Camiros (Rhodes) ressemblant à celui de Leyde (fig. 18) et se trouvant actuellement au Louvre (fig. 19)⁽⁵⁾.

⁽¹⁾ Voir le *Führer du Kestner-Museum*, 1900, p. 35, petit volume que j'ai en vain cherché en Égypte. Cf. également KEIMER, *Gartenpflanzen*, I, 1924, p. 93, note 6, et v. BISSING, *Untersuchungen über die 'phoinikischen' Metallschalen*, dans *Jahrbuch des Deutschen archaologischen Instituts*, XXXVIII-XXXIX, 1923-1924, fasc. 3-4, 1925, p. 191 et 195.

⁽²⁾ Photographie prise par moi, en 1939, dans la collection Levi de Benzion, Le Caire.

⁽³⁾ D'après C. LEEMENS, *Monumens égyptiens du Musée d'antiquités des Pays-Bas à Leyde*, 1841-1882, t. II, pl. 59, 265.

⁽⁴⁾ C. LEEMANS, *Description raisonnée des monumens égyptiens du Musée d'antiquités des Pays-Bas à Leyde*, 1840, p. 89, n° 275.

⁽⁵⁾ D. MALLET, *Les premiers établissements des Grecs en Égypte*, *Mém. Miss. franç.*, t. XII, 1893, p. 329, fig. 59 et p. 494, fig. 59.

On distingue sur la panse un Lion, des Bœufs sauvages, des arbres, etc. ; e) alabastron « de style égyptien »⁽¹⁾ de la même forme et de la même provenance que le précédent. Il est également conservé au Louvre (fig. 20).⁽²⁾ On voit sur la surface des Gazelles, des Bœufs sauvages, des arbres, etc.

Aux exemples constatés sur des vases tardifs en terre émaillée, joignons deux autres représentations d'arbrisseaux stylisés : a) fragment de bas-relief trouvé, par J. E. Quibell, à Saqqarah. On reconnaît au premier registre plusieurs Lévriers ayant terrassé une Antilope, au deuxième registre deux Gazelles et un Hérisson ; le paysage est indiqué par un arbre stylisé (fig. 21)⁽³⁾ ; b) vignette d'un papyrus funéraire (*Livre des Morts*) de l'époque ptolémaïque montrant les *Champs du Jalou*. Devant le mort en train de labourer, on voit deux arbres stylisés (fig. 22)⁽⁴⁾.

2° Le fragment de Saqqarah représenté à la figure 21 remonte, si je ne me trompe, à la XXVI^e dynastie ; il est en tout cas de pur style néo-memphite. Or, un bas-relief memphite de la VI^e dynastie montre des animaux vivant à la lisière du désert. Le paysage est également évoqué par des arbres stylisés (fig. 23)⁽⁵⁾ ressemblant beaucoup à ceux que nous connaissons déjà par les vases en terre émaillée ci-dessus mentionnés (pl. I, 1 b, et fig. 17, pl. II, et fig. 18, 19, 20), par le bas-relief néo-memphite de Saqqarah (fig. 21) et par une vignette du *Livre des Morts* (fig. 22).

3° Peut-on préciser l'espèce à laquelle appartiennent ces arbrisseaux poussant sur la lisière du désert ? Difficilement ! J'avais pensé, il y a plus de vingt ans, à des Oliviers⁽⁶⁾, mais j'ai abandonné depuis longtemps cette manière de

⁽¹⁾ D'après D. SKEVOS ZERVOS, *Rhodes, capitale du Dodécanèse*, 1920, pl. 14, fig. 324, n° 361. Voir également D. MALLET, *op. cit.*, p. 329, fig. 59.

⁽²⁾ D'après D. SKEVOS ZERVOS, *op. cit.*, pl. 14, fig. 324, n° 362.

⁽³⁾ D'après J. E. QUIBELL, *Excavations at Saqqara*, t. IV, 1908-1909, 1909-1910, Le Caire 1912, pl. LXII, 1 (texte p. 32 et 143).

⁽⁴⁾ D'après *Egypt. Photographed by Hoyningen-Huene with text by George Steindorff*, 1945 (2^e éd.), p. 75.

⁽⁵⁾ D'après JÉQUIER, *Le monument funéraire de Pepi II*, t. II, *Le temple*, 1938,

pl. 41, 42 et 43.

⁽⁶⁾ KEIMER, *Die Gartenpflanzen im alten Aegypten*, I, 1924, p. 93, note 6, contient le passage suivant : « Prof. v. Bissing macht mich auf ein kleines Fayencegefäß im Kestner-Museum zu Hannover aufmerksam (Führer durch das Kestner-Museum 1900), das der früh-saitischen Zeit angehört. Die darauf dargestellten Bäume könnten Olbäume sein. Da Fayencen dieser Art Beziehungen zu Asien (Phoenizien?) haben, wäre es möglich, dass es sich um Olbäume handelt. Der allgemeine Habitus der Bäume spricht wohl dafür ».



Fig. 18. — Alabastron en faïence conservé à Leiden.








Fig. 19 et 20. — Petits vases (alabastra) en faïence trouvés à Rhodes et conservés au Louvre

voir, pensant que l'Olivier n'a jamais joué un rôle important dans l'Égypte ancienne⁽¹⁾. Les « preuves » de l'existence de l'Olivier sur les monuments de l'Égypte ancienne, apportées par M. Newberry, ne m'ont nullement convaincu⁽²⁾, mais je conviens que toute la question, à laquelle nous ne nous intéressons pas ici, devrait être reprise.






Fig. 21. — Arbre stylisé sur un bas-relief de la XXVI^e dynastie trouvé à Saqqarah.

• 4° En principe, on devrait prendre les arbres et arbrisseaux stylisés qui nous occupent ici pour des Sycomores. En effet, l'arbre feuillu stylisé , *nh.t* , représentait, pour l'ancien Égyptien, le Sycomore, mais également l'arbre feuillu en général (par opposition au Palmier), parce que le Sycomore était l'arbre par excellence de la campagne égyptienne. Quiconque a vu un Sycomore sait que cet arbre affecte plutôt une silhouette arrondie et ne ressemble pas beaucoup au signe , mais la chose ne peut être discutée devant le fait incontestable que les artistes égyptiens donnaient très souvent au Sycomore le contour  ou . Ainsi les nombreuses représentations des Sycomores stylisés d'où sortent des déesses (Isis, Hathor ou Nout), qui nourrissent et abreuvent les


⁽¹⁾ Voir par exemple Jules TOUTAIN, *The Economic Life of the Ancient World*, 1930, p. 107, note 3 : « The Olive does not seem to have been cultivated in Egypt; olive-oil was imported to Alexandria from abroad. »

⁽²⁾ Cf. KEIMER, *A propos d'une palette protohistorique en schiste conservée au Musée du Caire*, dans *Bull. Inst. franç. d'Archéol. orient. du Caire*, t. XXXI, 1931, p. 121-134. M. Newberry a répondu à mon exposé dans un travail intitulé : *On some African Species of the Genus Olea and the Original Home of the Cultivated Olive-tree*, dans *Proceedings of the Linnean Society*

of London, session 150, 1937-1938, 1^{re} partie, 31 décembre 1937, 16 pages, 1 planche. Plusieurs égyptologues qui, apparemment, n'ont pas entièrement saisi la portée de la question, semblent, à mon avis à tort, accepter les hypothèses de M. Newberry, voir par exemple H. JUNKER, *Die Aegypter* dans JUNKER et DELAPORTE, *Die Völker des antiken Orients*, 1933, p. 73; CAPART, *Chronique d'Égypte*, XV^e année, n^o 30, juillet 1940, p. 237-238; AHMED FAKHRY, *Bahria Oasis. The Egyptian Deserts* (Service des Antiquités de l'Égypte), 1942, p. 6 avec note 2.

trépassés⁽¹⁾ (fig. 24⁽²⁾, 25⁽³⁾, 26⁽⁴⁾, 27⁽⁵⁾). En comparant les figures 24-27 aux figures 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23 et à la planche II, on donnerait évidemment à ces dernières la même signification qu'aux Sycomores des figures 24-27. Mais ceci ne serait pas exact. Dans le cas des figures 24-27, l'arbre est, sans doute possible, — nous le savons de très nombreux textes et d'une grande quantité de représentations naturalistes⁽⁶⁾, — un Sycomore (*Ficus sycomorus* L.), tandis que les arbres des figures 17-23 et du vase de la planche II, bien que ressemblant aux premiers, peuvent indiquer aussi bien des arbres feuillus déterminés, mais stylisés, que des arbres feuillus en général, également stylisés. Exactement de la même manière, l'héroglyphe  et le mot *nh.t*  peuvent désigner soit un Sycomore, soit un arbre feuillu quelconque (c'est-à-dire n'importe quel arbre à l'exception d'un Palmier , etc.).

5° Si les figures 24-27 représentent certainement des Sycomores (*Ficus sycomorus* L.), les arbres, stylisés de la même façon, que l'on voit aux figures 28⁽⁷⁾, 29⁽⁸⁾ et 30 sont sûrement des Jujubiers égyptiens (*Zizyphus spina Christi*

⁽¹⁾ Ce motif n'apparaît dans l'art égyptien qu'à partir du Nouvel Empire. J'ai réuni ces matériaux pour une grande publication sur le Sycomore dans l'Égypte ancienne, mais, vu l'énormité de ma documentation sur cette question, paraîtra-t-elle jamais? De nombreux égyptologues ont déjà parlé de ce motif (voir KEIMER, *Sur un bas-relief en calcaire représentant la déesse dans le Sycomore et la déesse dans le Dattier*, dans *Annales*, t. XXIX, 1929, p. 81 et suiv.). Les figurations du Sycomore d'où sort la déesse remontant au Nouvel Empire sont souvent très naturalistes (les détails nettement indiqués : contour arrondi de l'arbre, feuilles, fruits, souvent scarifiés, tronc, sont très caractéristiques); la stylisation de l'arbre en forme de l'héroglyphe  (cf. *supra*, fig. 24-29) se rencontre surtout dans la Basse Époque.

⁽²⁾ D'après H. P. BLOK et L. KEIMER,

Een aegyptische wijdingsstele uit laten tijd, dans *Bulletin van de vereeniging tot bevordering der kennis van de antieke beschaving*, 1927 (les pages ne sont pas numérotées).

⁽³⁾ D'après AHMED BEY KAMAL, *Tables d'offrandes (Catal. gén... du Musée du Caire*, t. II, 1906, pl. XLIV, n° 23.170 t. I^{er}, 1909, p. 128.

⁽⁴⁾ D'après AHMED BEY KAMAL, *op. cit.*, t. II, pl. LXIII, n° 23.169, t. I^{er}, p. 127.

⁽⁵⁾ D'après AHMED BEY KAMAL, *op. cit.*, t. II, pl. XLIII, n° 23.167, t. I^{er}, p. 125.

⁽⁶⁾ Voir la note 1 de cette page.

⁽⁷⁾ D'après PETRIE, *Amulets*, 1914, pl. XXXVIII, 211 l, p. 44 : «...name of Shabaka XXVth Dynasty».

⁽⁸⁾ D'après GRIFFITH, *Annals of Archaeology and Anthropology... Liverpool*, t. X, 1923, pl. L, n° 11 (voir également *ibidem*, pl. XXVII, n° 47, et



Fig. 22. — Arbres stylisés contenus dans un papyrus funéraire de l'époque ptolémaïque.

Fig. 23. — Arbustes stylisés de la VI^e dynastie. Saqqarah.



Fig. 24.



Fig. 25.

Fig. 26.

Fig. 27.

Fig. 25-27. — Représentations de la déesse dans le Sycomore (*Ficus sycomorus*). Époque ptolémaïque.



1 a

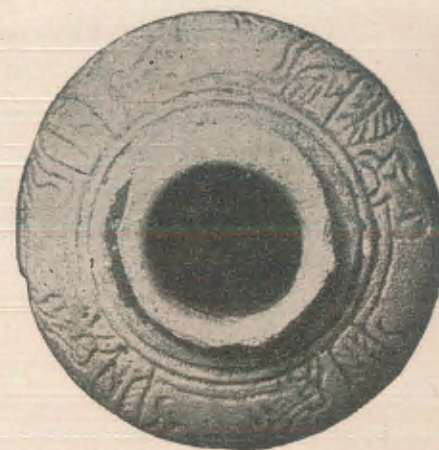


1 b



2

1 et 2. — Fragments de vases en faïence dits de *Nouvel An*. Basse époque.



Petit pot en faïence. Basse époque.

II. — HORAPOLLON, I, 36.

HORAPOLLON, I, 36 : πῶς καρδίαν γράφουσι. Καρδίαν βουλόμενοι γράφειν, Ἴβιν ζωγραφοῦσι· τὸ γὰρ ζῶον, Ἑρμῆ ὑκείωται, πάσης καρδίας καὶ λογισμοῦ δεσπότη, ἐπεὶ καὶ ἡ Ἴβις αὐτὸ καθ' αὐτὸ τῆ καρδία ἐστὶν ἐμφερής· περὶ οὗ λόγος ἐστὶ πλείστος παρ' Αἰγυπτίοις φερόμενος⁽¹⁾.

I, 36. « Comment ils écrivent le cœur.

Quand ils veulent écrire le cœur, ils peignent un Ibis. Car cet animal est mis en relation avec Hermès, le seigneur de tout cœur et de tout raisonnement ; et aussi parce que l'Ibis a en lui-même une similitude avec le cœur, au sujet de laquelle les Égyptiens rapportent de nombreux récits. »⁽²⁾

La raison de la ressemblance entre l'Ibis et le cœur (il s'agit naturellement d'un cœur humain) est expliquée par Élien (X, 29) : ὅταν ὑποκρύψῃται τὴν δέρην καὶ τὴν κεφαλὴν τοῖς ὑπὸ τῷ στέρνῳ πτεροῖς, τὸ τῆς καρδίας σχῆμα ἀπεμάξατο. « Quand il cache le cou et la tête sous les plumes de la poitrine, il prend l'aspect d'un cœur » (c'est-à-dire d'un véritable cœur d'homme et non pas d'un cœur de jeu de cartes). Cette observation me semble être, en principe, exacte, bien que, personnellement, je n'aie pas vu l'Ibis (il s'agit naturellement de l'Ibis sacré, *Ibis religiosa* CUVIER⁽³⁾) dans cette attitude. Mais si l'on regarde uniquement le corps d'un Ibis sacré (fig. 31)⁽⁴⁾, sans tête, cou et pattes, on se rend bien compte de cette ressemblance mentionnée déjà par Platon (*Phèdre*, 274 C ἐχει γὰρ [ἡ Ἴβις] τὸ καρδιοειδὲς σχῆμα). J'ai pourtant l'impression, — sans plus, — que l'Ibis qui « cache le cou et la tête sous les plumes de la

⁽¹⁾ D'après *Horapollinis Niloi Hieroglyphica edidit...*, C. Leemans, 1835, p. 40 (commentaire, p. 246-248).

⁽²⁾ D'après B. VAN DE WALLE et J. VERGOTE, *Traduction des Hieroglyphica d'Horapollon*, dans *Chronique d'Égypte*, N° 35,

janvier 1943, p. 68.

⁽³⁾ Le nom scientifique employé actuellement est *Threskiornis aethiopicus aethiopicus*.

⁽⁴⁾ D'après *Wonders of Animal Life*, p. 458.

poitrine» d'Élien n'est pas l'Ibis vivant⁽¹⁾, mais l'Ibis momifié; et ceci, pour trois raisons :

1° Élien continue le passage que je viens de citer (X, 29) de la manière suivante : λέγουσι δὲ Αἰγύπτιοι (καὶ ἐμέ γε οὐ βραδίως ἔχουσι πειδόμενοι)



Fig. 31. — Ibis sacré.

λέγουσι δ' οὖν τοὺς ταῖς ταριχείαις τῶν ζώων ἐφειστώτας καὶ δεινοὺς τήνδε τὴν σοφίαν ὁμολογεῖν τὸ τῆς Ἰβέως ἔντερον ἐξ εἶναι πῆχυν καὶ ἐνενήκοντα⁽²⁾. «...Ceux qui embaument les Ibis assurent unanimement que leurs intestins étaient de quatre-vingt-seize coudées». Élien parle donc d'Ibis momifiés;

2° La plupart des momies d'Ibis, dont les Égyptiens ont déposé, à partir de la fin du Nouvel Empire, dans des cimetières spéciaux, des

⁽¹⁾ Mais voir HOPFNER, *Tierkult*, 1913, p. 119 : «Dass der Rumpf eines schlafenden Ibis, der Kopf und Hals unter den Flügeln versteckt hat, der Figur

eines Herzens ähnelt, ist augenfällig.»

⁽²⁾ Claudii AELIANI, *De natura animalium libri*, XVII, éd. Rudolf Hercher, Leipzig 1864 (p. 257), X, 29.

centaines de milliers d'exemplaires, ont le cou et la tête ramenés sur la poitrine ou sur le dos (fig. 32 a⁽¹⁾ et b⁽²⁾);

3° Presque toutes les momies d'Ibis présentent l'aspect d'un cœur (humain) stylisé (fig. 32), comme l'ont déjà observé plusieurs auteurs modernes : HOPFNER, *Tierkult*, 1913, p. 119 : «...die fast zahllosen Ibismumien : diese sind nämlich immer so verpackt, dass sie, weil

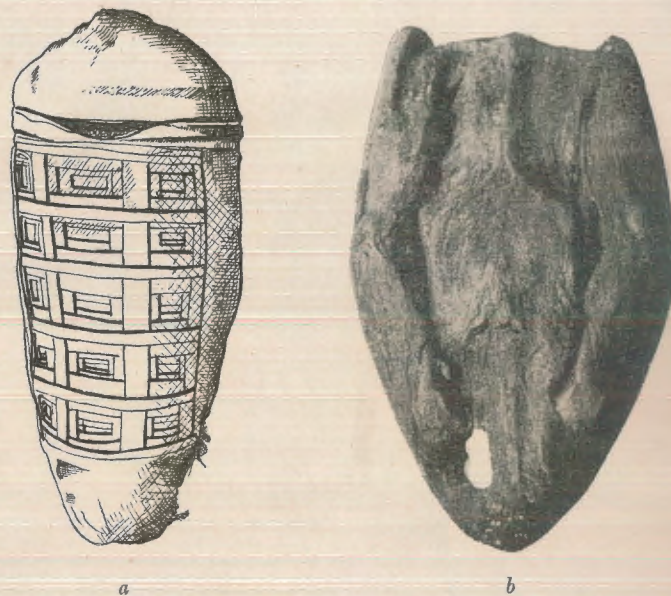


Fig. 32. — a) Momie d'Ibis encore enveloppée.

b) Momie d'Ibis dépouillée de ses enveloppes. Vue montrant le ventre. Tête et cou sont ramenés sur le dos et invisibles sur la photographie.

Hals, Kopf und Beine an die Brustseite angeschnürt und versteckt sind, sehr stark an die Figur des Herzens erinnern.» D'Arcy Wentworth THOMPSON, *A Glossary of Greek Birds*, 1936, p. 114 : «...the bird had a heart-shaped outline... as indeed its mummies have still.»

Parlant de l'arbre *περσέα* (le *Mimusops Schimperii* Hochst. des botanistes

⁽¹⁾ D'après GAILLARD et DARESSY, *La faune momifiée de l'antique Égypte* (Cat. gén. du Musée du Caire), 1905, pl. XLV, n° 29694.

⁽²⁾ Photographie d'après une momie d'Ibis de Tounah el-Gebel. Cette momie a été aimablement mise à ma disposition par le professeur Sami bey Gabra.

modernes⁽¹⁾, PLUTARQUE, *De Iside et Osiride*, chap. 68⁽²⁾ = *Moralia*, 378 c⁽³⁾, relate que son fruit ressemble à un cœur [humain] et sa feuille à une langue [humaine]⁽⁴⁾ : καρδία μὲν ὁ καρπὸς αὐτῆς, γλῶττι δὲ τὸ φύλλον ἔοικεν.



Fig. 33. — a) Fruits de *Mimusops Schimperi* HOCHST (grand. nat.).
b) Imitations en faïence de ces fruits (grand. nat.).

Les figures 33 a et 34⁽⁵⁾ représentent des fruits et des feuilles de l'arbre en question. Comparant ces fruits (fig. 33 a et 34) aux momies d'Ibis de la figure 32, on se rend bien compte que le corps de l'Ibis sacré

⁽¹⁾ Voir KEIMER, *Gartenpflanzen*, I, 1924, p. 34 et *passim*.

⁽²⁾ Cf. G. PARTHEY, *Plutarch über Isis und Osiris...*, Berlin 1850, p. 120. Je n'ai pas encore vu la nouvelle édition de Th. Hopfner.

⁽³⁾ Voir KEIMER, *Gartenpflanzen*, I, 1924, p. 96, note 15.

⁽⁴⁾ Sur le cœur et la langue, employés comme symboles dans la théologie memphite, voir H. JUNKER, *Die Götterlehre von Memphis (Schabaka-Inschrift)*, dans *Abhand. der Preuss. Akad. der Wiss.*,

année 1939, *Phil.-hist. Kl.*, n° 23, 1940, 77 pages (« Einzelausgabe »), *passim* (surtout p. 73-75), où l'on trouvera également la bibliographie complète sur cette question.

⁽⁵⁾ Photographies prises des *Mimusops Schimperi* du jardin du Musée égyptien du Caire, arbres jadis plantés par mon vénéré maître G. Schweinfurth. Cf. *Introduction to Egyptian Archaeology with special reference to the Egyptian Museum, Cairo*, edited by R. Engelbach, Le Caire 1946, p. 304.



Fig. 34. — Fruits et feuilles de *Mimusops Schimperi* HOCHST. Jardin du Musée égyptien, Le Caire, à peu près moitié de grand. nat.

(fig. 31), surtout sa momie (fig. 32), et le fruit du *Mimusops Schimperi*, *περσέα* (fig. 33 a et 34) présentent pour ainsi dire la même forme générale. On comprend donc pourquoi Élien, en parlant de l'Ibis sacré, et Plutarque, en faisant allusion au fruit de l'arbre *περσέα*, ont pensé tous les deux à un cœur [humain].

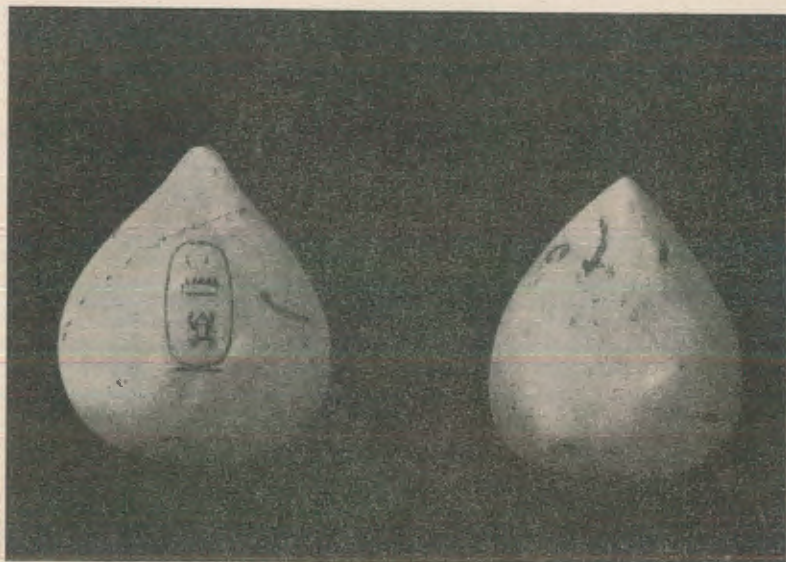


Fig. 35. — Imitations en verre opaque de fruits de *Mimusops Schimperi* HOCHST., trouvées dans la tombe de Toutankhamon.

Qu'il me soit permis de saisir l'occasion qui se présente ici pour mentionner certains détails en relation avec les représentations anciennes des fruits et des feuilles du Perséa (*Mimusops Schimperi* HOCHST.). Tout d'abord, on a trouvé dans les tombes du Nouvel Empire des imitations admirables, en terre émaillée de couleur verte ou bleue, de fruits de Perséa⁽¹⁾ (fig. 33 b)⁽²⁾, et la tombe de Toutankhamon contenait deux


⁽¹⁾ J'en ai acheté chez les différents marchands d'antiquités d'Égypte de nombreuses pièces dont certaines se trouvent actuellement à la Section historique du Musée agricole Fouad I^{er}. Voir également QUIBELL, *Excav. at Saq-*

qara, t. II, 1906/1907, pl. XXXVIII, 2 (texte p. 81), PETRIE, *Gizeh and Rifeh*, double volume, 1907, pl. XXVII A, n° 21 (XVIII^e dyn.).

⁽²⁾ J'ai acheté ces pièces à Sayed eff. Molattam, marchand d'antiquités à

spécimens de ce genre en verre opaque, de couleur bleu-ciel, dont l'un porte le cartouche de Thoutmès III (fig. 35)⁽¹⁾.

Quant aux feuilles de Perséa, elles sont, depuis le Nouvel Empire, très souvent représentées sur les monuments égyptiens. Les figures 36 et 37 montrent deux « cuillers à fard » en bois. La première, conservée au Caire, a la forme d'un bouquet « monté », mais le récipient proprement dit imite une feuille de Perséa au naturel (fig. 36)⁽²⁾. La seconde, actuellement à Liverpool, représente un chien (caractérisé par un collier) qui a saisi (on ne voit pas pourquoi) une feuille de Perséa (fig. 37)⁽³⁾. On comparera ces figurations anciennes de feuilles de *Mimusops Schimperi* aux véritables feuilles du même arbre découvertes dans la nécropole thébaine et préparées par G. Schweinfurth (fig. 38)⁽⁴⁾.

Il est certain que le Perséa a joué, à partir du Nouvel Empire, un rôle très important dans les conceptions religieuses des Égyptiens. On déposait ses fruits et leurs imitations en terre émaillée, en verre opaque, etc., dans les tombes, on se servait de ses feuilles pour la confection de guirlandes (profanes et mortuaires) et de grands bouquets qui ne manquaient à aucune fête. Des spécimens de ces bouquets ont été découverts dans plusieurs tombes thébaines⁽⁵⁾ (fig. 39)⁽⁶⁾. Or, Schweinfurth a toujours soutenu⁽⁷⁾ que le *isd* , arbre sacré sur lequel Thot, la déesse Seshat ou les rois eux-mêmes inscrivaient les cartouches royaux, à l'occasion de leur avènement au trône, était le Perséa = *Mimusops Schimperi* HOCHST. et non pas le *Balanites aegyptiaca*

Louqsor. Leur provenance serait Thèbes, fait qui ne me paraît nullement douteux.

⁽¹⁾ La tombe de Toutankhamon nous a réservé au moins une autre pièce remontant à une époque antérieure à



Fig. 36. — « Cuiller à fard » en bois dont la « cuiller » a la forme d'une feuille de *Mimusops*.

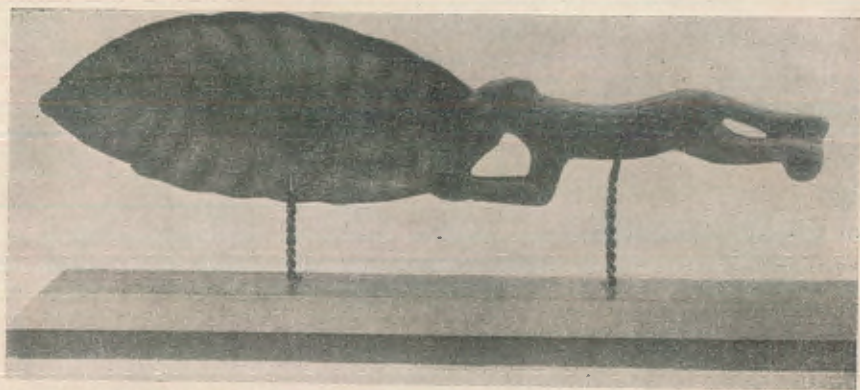


Fig. 37. — « Cuiller à fard » en bois représentant un Chien ayant saisi une feuille de *Mimusops*.

DEL., comme on l'a souvent prétendu, tout dernièrement encore le

(Notes 2 à 7 de la page précédente). Toutankhamon, je veux parler de la chaînette en or à laquelle est suspendue une statuette en or du roi Aménophis III assis, cf. CARTER, *The Tomb of Tut-ankh-Amen*, t. III, 1933, pl. XXV, C et A, texte p. 87. P. Montet a trouvé dans les tombeaux de Tanis découverts par lui, plusieurs objets remontant à des temps plus anciens que les tombes dans lesquelles ils furent découverts, cf. par exemple P. MONTET, *La vie quotidienne en Égypte au temps des Ramsès*, 1946, p. 12 : « Plus d'une fois... des mains pieuses ont déposé dans le tombeau des objets que le défunt avait portés ou utilisés et des souvenirs de famille ».

(2) D'après G. DARESSY, *Annales*, t. II, 1901, p. 11, fig. 12.


(3) Photographie n° 1243 de l'archive photographique de la Fondation

égyptologique Reine Elizabeth, Bruxelles.

(4) Ces feuilles se trouvent actuellement à la Section historique du Musée agricole Fouad I^{er} et dans un certain nombre d'autres musées du monde auxquels elles ont été remises par G. Schweinfurth.

(5) Par exemple dans la tombe de Toutankhamon, voir CARTER and MACE, *The Tomb of Tut-ankh-Amen*, t. I^{er}, 1923, pl. XXI et XXVII.

(6) D'après les bouquets trouvés, il y a près de vingt ans, par B. Bruyère à Deir el-Médineh (Thèbes) et conservés actuellement à la Section historique du Musée agricole Fouad I^{er}.

(7) Je me borne à citer un seul exemple : G. DARESSY, *L'Égypte céleste*, dans *Bull. Inst. franç. Arch. or.*, t. XII, 1916, p. 24 : « , le Perséa ou *Mimusops Schimperii* selon Schweinfurth ».



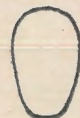
Rameaux et feuilles de *Mimusops Schimperii* Hochst. tirés d'un faisceau de papyrus romme offrande dans un tombeau... près Thèbes xx xxvi. D'après... découvert en 1885 par E. Schimper etc.


Fig. 38. — Anciennes feuilles de *Mimusops Schimperii* Hochst., provenant de Thèbes et préparées par G. Schweinfurth.



Fig. 39. — Grands bouquets composés de *Mimusops Schimperi* HOCHST., trouvés par B. Bruyère à Deir el Médineh (Thèbes) et actuellement conservés à la Section historique du Musée Agricole Fouad I^{er}, Le Caire.

regretté Victor Loret ⁽¹⁾. Je voudrais citer ici le passage suivant d'Alfred Wiedemann ⁽²⁾ : « Auch der heilige Baum, in dessen Blätter zu Heliopolis die Gottheit den Namen des Königs eintrug, um ihm auf diese Weise ewige Dauer zu verleihen ⁽³⁾, wird nicht, wie mehrfach angenommen worden ist ⁽⁴⁾, die *Balanites aegyptiaca*, sondern die *Mimusops* gewesen sein ». Schweinfurth m'a laissé des notes dans lesquelles il essaie de prouver que les feuilles de ces arbres sacrés, c'est-à-dire les feuilles des arbres des « Annales », sont des feuilles de *Mimusops Schimperi* HOCHST., mais j'avoue que ces représentations de feuilles (fig. 40) ⁽⁵⁾ sont trop stylisées pour établir la preuve. Il y a pourtant un détail sur lequel on n'a pas assez insisté, me semble-t-il. On a très souvent dit que la divinité, ou le roi, écrivait le cartouche royal sur les feuilles de l'arbre sacré, au lieu de préciser qu'il s'agit dans la plupart des cas de ses fruits. Or, comme il ressort par exemple de la figure 40, l'objet sur lequel est inscrit le cartouche a très souvent, mais pas toujours, une forme

ovoïde  qui rappelle beaucoup plus les fruits de *Mimusops Schimperi* HOCHST. (fig. 33 a et 34) que ceux de *Balanites aegyptiaca* dont les

⁽¹⁾ V. LORET, *Pour transformer un vieillard en jeune homme*, dans *Mélanges Maspero* (Mém. Instit. franç., t. LXVI, 1935-1938), p. 876 : « Dans un article paru en 1891 (*Proc. Soc. Bibl. Arch.*, t. XIII, p. 498-501), Maspero, étudiant deux noms d'arbres égyptiens, identifia l'un d'eux, , avec le *Balanites aegyptiaca* DEL. C'était là une tentative hardie. Dümichen et ses élèves Moldenke et Lüring, qui s'occupaient avec zèle de la flore d'Égypte, avaient pour l'arbre *yšd*, hésité entre le genre *Zizyphus* et le genre *Cordia*, mais voyaient le nom du Balanite dans un mot égyptien tout différent. Personnellement, dans la seconde édition de ma *Flore pharaonique* (1892), je n'osais

me prononcer et me contentais d'énumérer les diverses opinions en cours. Et les choses, depuis, en étaient restées là. Or, un fait nouveau vient donner complètement raison à Maspero... »


⁽²⁾ *Das alte Aegypten*, 1920, p. 276.

⁽³⁾ Wiedemann cite : « LEFÉBURE, *Sphinx*, V, S. 6 ff., 70 ; WIEDEMANN, *Aeg. Z.*, XVI, S. 94 ; BERGMANN, *ibid.*, XXVIII, S. 39 ; WILKINSON-BIRCH, III, Taf. 43 ».




⁽⁴⁾ Wiedemann cite : « MASPERO, *Proc. Bibl. Arch.*, XIII, S. 496 ff. ; Naville bei DAVIES, *Tomb of Hâtshopsitû*, S. 42 ».

⁽⁵⁾ Photographie d'une scène souvent publiée du Ramsséum. On trouvera un bon dessin de ce bas-relief dans WILKINSON-BIRCH, III, pl. XLIII.

deux extrémités sont généralement arrondies de manière tout à fait

symétrique 

Si ce qui précède est exact, on comprend la raison pour laquelle on déposait dans les tombes les imitations de fruits représentées aux figures 33 b et 35 : c'étaient là les fruits de l'arbre sacré sur lesquels la divinité inscrivait les cartouches royaux.

La question se complique quand on examine le nom *ışd* : cette désignation a certainement plusieurs significations bien différentes les unes des autres ⁽¹⁾. Celle de l'arbre sacré n'est sans doute pas très ancienne. V. Loret a rapproché le mot *ışd* du nom berbère *tyšt*, *Balanites aegyptiaca* DEL. Dans le cas où l'équation *ışd*  = *tyšt*, nom berbère de *Balanites aegyptiaca* DEL., serait certaine, il n'est nullement prouvé que l'ancien *ışd*  signifiait également et uniquement le *Balanites aegyptiaca*, car des changements de signification sont parmi les noms de plantes assez fréquents. Ainsi le nom *lebakh*  signifie chez les anciens auteurs arabes, — et actuellement encore en Arabie du Sud, — le *Mimusops Schimperi* HOCHST., tandis qu'actuellement, en Égypte, où le Perséa (*Mimusops Schimperi* HOCHST.) n'existe plus dans le pays, l'ancien nom de *lebakh* est donné à un arbre importé en Égypte des Indes aux XVII^e ou XVIII^e siècles : *Albizia lebbek* BENTH. ⁽²⁾

Pour finir, je reviendrai encore sur la comparaison, employée par Plutarque, entre « la langue » [humaine] et « la feuille du Perséa » (*Mimusops Schimperi*). Horapollon, I, 27, explique comment les Égyptiens écrivent la parole : « Voulant écrire la parole, ils peignent une langue et un œil injecté de sang, assignant dans le langage la prééminence à la langue et le rôle secondaire aux yeux... Voulant signifier la parole d'une autre manière, ils écrivent la langue avec une main en dessous, estimant que le rôle primordial dans le discours revient à la langue... » ⁽³⁾. Dans leur

⁽¹⁾ Voir les différentes significations données par le *Wörterbuch*, I, 136.

⁽²⁾ KEIMER, *Gartenpflanzen*, I, 1924, p. 34-35.

⁽³⁾ Traduction de B. VAN DE WALLE et J. VERGOTE, *Traduction des Hieroglyphica d'Horapollon*, dans *Chronique d'Égypte*, N° 35, janvier 1943, p. 64.



Fig. 40. — Arbre des «Annales» du Rameséum.

WILKINSON, Ancien Égypte III, p. 200.

commentaire MM. B. van de Walle et J. Vergote s'expriment ainsi : « Horapollon peut avoir confondu avec une langue le bâton qui se rencontre dans la racine $\underline{\text{I}} mdw$ ' parler ' (*W. B.*, II, 180). Ou bien il a interprété le serpent de $\underline{\text{I}} dd$ ' dire ' comme représentant une langue $\underline{\text{I}}$; voir SCHÄFER, dans *A. Z.*, 42 (1905), p. 74 »⁽¹⁾. Je préfère, pour deux raisons, la première solution : $\underline{\text{I}}$. Il me paraît, tout d'abord, douteux qu'Horapollon ait encore connu la signification exacte (langue [de Bœuf?]) du signe $\underline{\text{I}}$, mais je croirais volontiers qu'il ait pris l'héroglyphe I pour une langue, de même que Plutarque l'a fait pour la feuille de Perséa (fig. 34).

Dans un autre passage, II, 27, Horapollon mentionne encore « les paroles » et « les feuilles », lorsqu'il explique comment les Égyptiens représentent l'ancienneté : « Des paroles et des feuilles, dit-il, ou bien un livre scellé représentent l'ancienneté. »⁽²⁾ Il me paraît vraisemblable qu'il y a, ici encore, une confusion ou plutôt une vague ressemblance entre l'héroglyphe I et la feuille de Perséa (fig. 34).

⁽¹⁾ B. VAN DE WALLE et J. VERGOTE, *op. cit.*, dans *Chronique d'Égypte*, N° 35, janvier 1943, p. 65.

⁽²⁾ Traduction B. VAN DE WALLE et J. VERGOTE, *op. cit.*, dans *Chronique d'Égypte*, N° 36, juillet 1943, p. 206.

III. — HORAPOLLON, II, 35.

HORAPOLLON, II, 35 : *Τί σκορπίον καὶ κροκόδειλον. Ἄνθρωπον ἐχθρὸν, ἐτέρῳ ἴσῳ ἐναντιούμενον σημήναι θέλοντες, σκορπίον καὶ κροκόδειλον ζωγραφοῦσιν· ἐκότερος γὰρ ἐκότερον ἀναιρεῖ· εἰ δὲ ἐναντίον καὶ ἀναιρετικὸν τοῦ ἐτέρου σημαίνουσι, κροκόδειλον ζωγραφοῦσιν, ἢ σκορπίον· ἀλλ' εἰ μὲν ὀξέως ἀναιροῦντα, κροκόδειλον ζωγράφουσιν· εἰ δὲ βραδέως ἀναιροῦντα, σκορπίον, διὰ τὸ δυσκίνητον*⁽¹⁾.

« Ce qu'ils signifient en dessinant un Scorpion et un Crocodile.

Voulant signifier un ennemi aux prises avec un autre (homme) de même (force) ils peignent un Scorpion et un Crocodile : car chacun (de ces animaux) tue l'autre. S'ils (veulent) signifier l'adversaire et celui qui tue l'autre, ils peignent (seulement) un Crocodile ou un Scorpion. Mais s'ils (veulent désigner) celui qui tue rapidement, ils peignent un Crocodile, tandis que (pour désigner) celui qui tue lentement (ils peignent) un Scorpion, parce que celui-ci se meurt lentement »⁽²⁾.

Dans leur commentaire, van de Walle et Vergote essaient de prouver, en se basant sur plusieurs auteurs classiques, que l'auteur du passage dépend d'une source grecque. C'est probable. Je crois pourtant pouvoir prouver que cette tradition est beaucoup plus ancienne, bien qu'il soit vraisemblable qu'Horapollon n'ait eu connaissance que des différentes sources grecques relatant les mêmes faits. J'ai eu assez souvent entre les mains des scarabées, petites plaquettes, etc., dont le plat était décoré d'un Scorpion ou d'un Lézard (ou d'un reptile semblable, Gecko, Varan, Crocodile, etc.), parfois, mais beaucoup plus rare, on y distingue plusieurs Scorpions et plusieurs Lézards. Les figures 41-43 donnent un certain nombre de ces représentations.

⁽¹⁾ D'après *Horapollinis Niloi Hieroglyphica edidit*... C. Leemans, 1835, p. 74 (commentaire p. 331-333).

gOTE, *Traduction des Hieroglyphica d'Horapollon*, dans *Chronique d'Égypte*, N° 36, juillet 1943, p. 210, commentaire p. 211.

⁽²⁾ D'après B. VAN DE WALLE et J. VER-

Fig. 41. — Scarabée en faïence verte, trouvé par Firth en Nubie. Ramesside ⁽¹⁾.

Fig. 42. — Scarabée en faïence verte, trouvé par J. L. Starkey et Lankester Harding à Beth Pelet, Palestine. Ramesside ⁽²⁾.

Fig. 43. — Hérisson en pierre blanche. Musée du Caire, *Cat. gén.* n° 12413. La représentation de la figure 43 se trouve sur le dessous de la base ⁽³⁾.



Fig. 41.



Fig. 42.

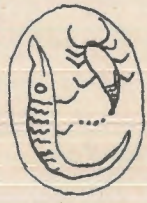



Fig. 43.

A. Varille a acheté dernièrement à Louqsor un chaton de bague en or décoré sur une de ses faces de trois Scorpions et sur l'autre de trois Lézards.

La collection F. A. Hilton Price conservait jadis un « Dark basalt Scarab, inscribed with . L. 1 in. » ⁽⁴⁾. Je ne saurais pas expliquer la signification du poisson.

Horapollon avait-il encore vu des scarabées ou d'autres monuments représentant un Scorpion et un Lézard, etc.? Ou se basait-il uniquement sur les auteurs grecs qui font allusion à l'inimitié existant entre le Scorpion

⁽¹⁾ C. M. FIRTH, *The Archaeological Survey of Nubia. Report for 1910-1911*, Le Caire 1927, pl. 36, n° 135, cf. p. x, pl. 36... 135. Cemetery 120, 2 et p. 152 : « Later New Empire Graves... cemetery 120, 2, VI. Scarab, green glaze ».

⁽²⁾ *Beth-Pelet II. Prehistoric Fara* by Eann Macdonald. *Beth-Pelet Cemetery* by J. L. Starkey and Lankester Harding,

1932, pl. XLVIII, 905 B. « Beth Pelet XIX-XX dynasty ». Texte p. 23, 5 : «... early XIXth dynasty.»

⁽³⁾ G. A. REISNER, *Amulets (Cat. gén. du Musée du Caire)*, 1907, pl. XXIII, n° 12413, texte p. 182, n° 12413.

⁽⁴⁾ *A catalogue of the Egyptian Antiquities in the possession of F. G. Hilton Price*, Londres 1897, fig. 671 et p. 73.

et le Lézard, etc. (par exemple PLINE, *Hist. Nat.*, XXIX, 90, *scorpionibus maxime invicem stelio traditur*; ÉLIEN, VI, 22 et VIII, 13)? Quoi qu'il en soit, les Égyptiens de l'époque pharaonique ont dû connaître ce détail comme il ressort des exemples que je viens de citer (fig. 41 à 43).

Si je ne m'intéresse pas à l'interprétation symbolique qu'Horapollon a donné à ce fait, il faut avouer qu'il était au moins dans ce cas-ci (II, 36) bien renseigné. Il parle également, dans le passage auquel nous nous intéressons et que nous avons cité, des représentations d'un Crocodile seul et d'un Scorpion seul. Ces figurations sont, sur les scarabées, etc., trop fréquentes pour que j'en donne ici des exemples.

Les anciens auteurs arabes, qui puisaient en grande partie leur science dans les ouvrages des savants grecs ou romains, étaient également bien renseignés sur l'inimitié existant entre Lézard et Scorpion. Voici un passage emprunté à un ouvrage de Paul Kraus qui se trouve, comme je le suppose, assez difficilement entre les mains des égyptologues : Paul KRAUS, *Jābir ibn Ḥayyān*, t. II ⁽¹⁾, p. 66 :

« Scorpion et lézard : « Lorsque le scorpion voit le lézard, il meurt immédiatement » ⁽²⁾. Cf. *Géop.*, XIII, 9, 7 : *ἀντιπαθειαν ἔχει ὁ ἀσκαλαβώτης πρὸς τὸν σκορπίον*. PLINE, XXIX, 28 : *scorpionibus contrarius maxime invicem stelio traditur, ut visu quoque pavorem iis adferat et torporem frigidi sudoris* ⁽³⁾. D'après la tradition antique, on emploie le lézard pour guérir les morsures du scorpion ». — Actuellement encore les Lézards, Scinques, Varans, etc., jouent un certain rôle en Égypte dans la médecine et les superstitions du peuple ⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ *Mémoires présentés à l'Institut d'Égypte*, t. XLV, 1942.

⁽²⁾ « *K. al-ḥawāṣṣ*, chap. 26, début : وما بال العقرب والوزعة إذا رأت العقرب الوزعة ماتت لوقتها »

⁽³⁾ « Autres sources ap. WELLMANN, p. 22 ; cf. encore Rāzī, *K. al-ḥawāṣṣ*, s. v. *wazaḡa* (d'après [Ps.] Galien) ; Ps.-Majrīṭī, p. 404, 1 ».


⁽⁴⁾ Voir par exemple M. MEYERHOF, *Der Bazar der Drogen und Wohlgerüche in Kairo (Archiv für Wirtschaftsforschung im Orient)*, 1918, fasc. 3-4), p. 189-190, n° 11, 18, 26, 27 et 35 et note 117, et IDEM, *Un glossaire de matière médicale composé par Maïmonide*, dans *Mém. Inst. d'Égypte*, t. XLI, 1940, p. 63, n° 129 : « Le scinque... on le vend séché dans les bazars des drogues... »

IV. — HORAPOLLON, I, 53.

HORAPOLLON, I, 53 : Πῶς υἱὸν ζωγραφοῦσιν. Ὑιὸν δὲ βουλόμενοι γράψαι, χηναλώπεκα ζωγραφοῦσι τοῦτο γὰρ τὸ ζῶον φιλοτεκνιώτατον ὑπάρχει· καὶ γὰρ διώκεται ποτε εἰς τὸ συλληφθῆναι σὺν τοῖς τέκνοις, ὅτε πατήρ καὶ ἡ μήτηρ αὐτῶν αὐθαιρέτως διδάσιν ἑαυτοὺς τοῖς κυνηγοῖς, ὅπως τὰ τέκνα διασωθῆ· δι' ἧνπερ αἰτίαν τοῖς Αἰγυπίοις ἔδοξε σεβάζειν τὸ ζῶον⁽¹⁾.

« Comment ils écrivent le fils.

Quand ils veulent écrire le fils, ils peignent une oie. Car cet animal montre le plus d'affection pour ses petits ; et si quelqu'un venait à en poursuivre une pour la prendre avec ses petits, le père et la mère s'offrent spontanément aux chasseurs pour que leurs petits soient sauvés. C'est pour cette raison que les Égyptiens ont jugé bon de vénérer cet animal »⁽²⁾.

B. van de Walle et J. Vergote, dans leur commentaire de ce passage, disent avec raison que le signe , qui est le Canard *Dafila acuta*, sert à représenter le mot s' fils. Quant à l'Oie, ils précisent, également avec raison, qu'elle est l'animal sacrée de Geb, d'Amon-Ré et, à l'époque tardive d'Harpocrate, tout en citant l'étude de M. Ch. Kuentz sur l'Oie du Nil (*Chenalopex*). Cet auteur a consacré au chapitre 53 du premier livre d'Horapollon quelques lignes qui me paraissent assez importantes pour être citées ici :

« Horapollon... (1/53) nous donne le seul renseignement qui soit utilisable quand il dit que pour écrire le mot 'fils', les Égyptiens emploient l'hieroglyphe du χηναλώπηξ.. Or, l'hieroglyphe du mot 'fils' est bien connu : c'est le *Dafila acuta*!


Si nous devons accorder confiance à Horapollon, malgré son tour d'esprit plus abstrait et symboliste que réaliste, c'est donc le 'canard

⁽¹⁾ D'après *Horapollinis Niloi Hieroglyphica edidit...* C. Leemans, 1835, p. 52 (commentaire p. 276).

⁽²⁾ D'après B. VAN DE WALLE et J. VER-


GOTE, *Traduction des Hieroglyphica d'Horapollon*, dans *Chronique d'Égypte*, N° 35, janvier 1943, p. 80, commentaire p. 81.

pilet' que les Grecs auraient désigné sous le nom de χηναλώπηξ. L'emploi moderne de ce mot pour baptiser l' 'oie du Nil' est par conséquent complètement erroné ou, pour le moins, dénué de toute justification. C'est du reste le cas de bien des noms d'animaux ou de plantes empruntés de nos jours au dictionnaire grec ou même latin »⁽¹⁾.

La plupart des commentateurs modernes d'Horapollon, I, 53, n'ayant pas réalisé que le χηναλώπηξ de cet auteur, le *Chenalopex* des naturalistes, et le Canard  s' (= *Dafila acuta*) sont deux oiseaux très différents, ont donc mal interprété ce passage, comme il ressort des citations suivantes qui pourraient être multipliées à loisir.

A. Leith ADAMS, 1870 : « The vulpanser of Herodotus is, beyond doubt, the Nile goose of the present day... The goose... signified a 'son'... Horapollon says it was adopted in consequence of its affection for its young »⁽²⁾.

O. KELLER, 1913 : « Man rühmte dem Vogel [= *Chenalopex*] nach, dass er seine Jungen ausserordentlich liebe, weshalb er als Hieroglyphe 'Sohn' bedeute »⁽³⁾.

Th. HOPFNER, 1913 : «...die Gans war... vor allem das Tier des Gottes Seb... Die Alten freilich geben eigentlich keinen Grund für die Weihe seines Tieres an ; doch finden wir ihn wenigstens bei Horapollon (I, 53) und Aelian (X, 16 und XI, 38) angedeutet ; ersterer sagt : 'Die Fuchsgans liebt ihre Jungen am meisten, weshalb sie auch, wenn sie 'Sohn' schreiben wollen, eine Fuchsgans zeichnen (tatsächlich bedeutet die Hieroglyphe  sa 'Sohn'...) »⁽⁴⁾.

D'Arcy Wentworth THOMPSON, 1936 : « Χηναλώπηξ... As an hieroglyphic symbol, meaning 'son', HORAP., I, 53 »⁽⁵⁾.

⁽¹⁾ Charles KUENTZ, *L'Oie du Nil (Chenalopex aegyptiaca) dans l'antique Égypte (Mus. d'Hist. nat. de Lyon, t. XIV)*, 1926, p. 58 (Appendice).

⁽²⁾ Andrew Leith ADAMS, *Notes of a naturalist in the Nile Valley and Malta*, 1870, p. 29-30.

⁽³⁾ Otto KELLER, *Die antike Tierwelt*,

t. II, 1913, p. 227.

⁽⁴⁾ Theodor HOPFNER, *Der Tierkult der alten Aegypter*, 1913, p. 123.

⁽⁵⁾ D'Arcy Wentworth THOMPSON, *A Glossary of Greek Birds. A new edition*, 1936, p. 330. L'auteur se réfère à LAUTH, *Horapollon*, dans *Sb. Bayer. Akad.*, 1876, p. 105.

V. — HORAPOLLON, I, 54.

HORAPOLLON, I, 54 : Πῶς ἄνου. Πελεκᾶνα δὲ γράφοντες, ἄνου τε ἤδη καὶ ἄφρονα σημαίνουσιν· ἐπειδὴ δυνάμενος ἐν τοῖς ὑψηλοτέροις τόποις κατατίθεσθαι τὰ ἑαυτοῦ ᾠὰ, ὥσπερ καὶ τὰ λοιπὰ τῶν πετεηνῶν, τοῦτο οὐ ποιεῖ· ἀλλὰ γὰρ καὶ ἀνορύξας γῆν, ἐκεῖ κατατίθεται τὰ ἀλλὰ γεννώμενα· ὅπερ ἐπιγινόντες ἄνθρωποι, τῷ τόπῳ βοδὸς ἀφόδευμα ξηρὸν περιτιθέασιν, ᾧ καὶ πῦρ ὑποβάλλουσι· θεασάμενος δὲ ὁ πελεκᾶν τὸν καπνόν, τοῖς ἰδίοις πτεροῖς βουλόμενος ἀποσβέσαι τὸ πῦρ, ἐκ τῶν ἐναντίων κατὰ τὴν κίνησιν ἐξάπτει αὐτό· ὃ κατακαίμενος τὰ ἑαυτοῦ πτερὰ εὐσυλληπτότερος τοῖς κυνηγοῖς γίνεταί· διὲν ἦν αἰτίαν οὐκ ἐνομίσθη ἐσθίειν τοὺς ἱερέας αὐτὸν, ἐπειδὴ ἀπαξαπλῶς ὑπὲρ τέκνων ποιεῖται τὸν ἀγῶνα· Αἰγυπτίων δὲ οἱ λοιποὶ ἐσθίουσι, λέγοντες, ὅτι μὴ κατὰ νοῦν τὴν μάχην, ὥσπερ οἱ χηναλώπεκες, ἀλλὰ κατὰ ἄνοιαν ὁ πελεκᾶν ποιεῖται (1).

« Comment ils signifient l'insensé.

« Lorsqu'ils écrivent le pélican, ils signifient l'insensé et l'imprudent. En effet, malgré qu'il puisse déposer ses œufs dans des endroits assez élevés, comme les autres oiseaux, il n'en fait rien ; mais il creuse la terre et y dépose ses petits. Les hommes, sachant cela, placent tout autour du fumier desséché de bœuf et y mettent le feu. Lorsque le pélican aperçoit la fumée, il veut éteindre le feu au moyen de ses ailes mais il arrive au contraire à l'animer par ce mouvement, de manière qu'il a les ailes brûlées par le feu et devient une proie facile pour les chasseurs. C'est pour cette raison que les prêtres n'ont pas l'habitude d'en manger parce que, en réalité, il entreprend cette lutte pour ses petits. Mais les autres Égyptiens en mangent, disant que le pélican n'entreprend pas le combat d'une manière sensée, comme l'oie, mais d'une manière irréfléchie » (2).

(1) D'après *Horapollinis Niloi Hieroglyphica edidit...* C. Leemans, 1835, p. 52-53 (commentaire p. 277).

(2) D'après B. VAN DE WALLE et J. VERGOTE, *Traduction des Hieroglyphica d'Horapollon*, dans *Chronique d'Égypte*, N° 35,

Le Pélican mériterait bien une monographie égyptologique, car les documents que nous possédons sur ce grand oiseau sont beaucoup plus importants que le croient généralement les égyptologues. En ce qui concerne le passage précité d'Horapollon, il y est question des nids du Pélican. Or, autant que je peux voir, tous les naturalistes qui se sont occupés du Pélican en Égypte, paraissent actuellement être d'accord sur le fait qu'il est commun dans les lacs septentrionaux du pays, mais qu'il n'y fait pas de nid.

WHYMPER, 1909 : « In books the statement has been made and often repeated that the Pelican breeds in Egypt, and my visit to Lake Menzaleh was very much taken just to settle whether it and Flamingoes did or did not breed there. I found they did not, and I should think it is very unlikely that they ever did, as though the lake is large the fact that fisherman's boats go all over it would hardly make it a safe place for these big birds ever to nest in » (1).

NICOLL, 1919 : « It is very doubtful if this bird ever breeds in Egypt at the present time, though it may formerly have done so » (2).

MEINERTZHAGEN, 1930, cite les pays où le Pélican niche ; il ne mentionne pas l'Égypte (3).

A. KOENIG, 1932 : « Man sollte doch meinen, dass der gemeine Pelikan in den ausgedehnten Lagunen Unter-Aegyptens brüten müsse. Der Umstand aber, dass noch kein Ornithologe von einem Brutplatze dieser Vögel in Aegypten berichtet hat, lässt mich annehmen, dass es an den für Menschen nahezu unzugänglichen Brutplätzen daselbst fehlt, denn

janvier 1943, p. 80 (comment., p. 81).

(1) Charles WHYMPER, *Egyptian Birds*, 1909, p. 190.

(2) M. J. NICOLL, *Handlist of the birds of Egypt*, 1919, p. 61.

(3) Colonel R. MEINERTZHAGEN, *Nicolls Birds of Egypt*, 1930, t. II, p. 490-492 : « *Pelecanus onocrotalus*. White Pelican... Formerly nested in Hungary and still breeds in some numbers at the mouths of the Danube. Breeds

on the Caspian and Black Seas, Sea of Azov, Aral Sea, also on some of the larger brackish lakes of Equatorial East Africa. Common on the larger sheets of water in Egypt from autumn to spring especially in the Faiyum, in the Suez Canal area and on the Nile sandbanks south to Wadi Halfa ». « *P. crispus*. Dalmatian Pelecan... Breeds in several localities in the Balcan Peninsula... In winter... to Egypt... »

sonst wäre es unbegreiflich, dass die Brutplätze, welche meistens aus grossen Kolonien bestehen, nicht bekannt geworden wären»⁽¹⁾.

Si le Pélican ne niche actuellement plus en Égypte, il reste donc possible qu'il le fit autrefois. Au cas contraire, il faudrait admettre que le passage HORAPOLLON, I, 54, est d'origine grecque, car le Pélican niche au Balcan, etc., comme il ressort des observations de naturalistes.

⁽¹⁾ Alexander KOENIG, *Die Ruderfüsser (Steganopodes) Aegyptens*, dans *Journal für Ornithologie* 1932, Sonderheft, p. 222.

